UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1949-1950 N° 49

SUR LA PSYCHO-PHYSIOLOGIE DE L'INSTINCT SEXUEL FÉMININ

à propos d'une conception nouvelle DES MÉCANISMES NEURO-ENDOCRINIENS de cet instinct.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 Avril 1950

par

Jacques Pierre PÉROVITCH

né à Salles (Gironde) le 20 avril 1924

Examinateurs de la Thèse

MM. PERRENS, professeur .... *Président*
SIGALAS, professeur..... *Juges*
SARIC, agrégé ..... *Juges*
LAUMONIER, agrégé..... *Juges*

BORDEAUX

IMPRIMERIE CASTERA
98, Rue Fondaudège

1950

PEROVITCH
(Jacques-Pierre)

Sur la psycho-physiologie de l'instinct sexuel féminin à propos d'une conception nouvelle des mécanismes neuro-endocriniens de cet instinct. — Bordeaux, Castera, 1950. — In-8°, 116 p.

(*Thèse Méd. Bordeaux, 1949-1950. N° 49*)

PEROVITCH
(Jacques-Pierre)

Sur la psycho-physiologie de l'instinct sexuel féminin à propos d'une conception nouvelle des mécanismes neuro-endocriniens de cet instinct. — Bordeaux, Castera, 1950. — In-8°, 116 p.

(*Thèse Méd. Bordeaux, 1949-1950. N° 49*)

PEROVITCH
(Jacques-Pierre)

Sur la psycho-physiologie de l'instinct sexuel féminin à propos d'une conception nouvelle des mécanismes neuro-endocriniens de cet instinct. — Bordeaux, Castera, 1950. — In-8°, 116 p.

(*Thèse Méd. Bordeaux, 1949-1950. N° 49*)

PEROVITCH
(Jacques-Pierre)

Sur la psycho-physiologie de l'instinct sexuel féminin à propos d'une conception nouvelle des mécanismes neuro-endocriniens de cet instinct. — Bordeaux, Castera, 1950. — In-8°, 116 p.

(*Thèse Méd. Bordeaux, 1949-1950. N° 49*)

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1949-1950 N° 49

SUR LA PSYCHO-PHYSIOLOGIE DE L'INSTINCT SEXUEL FÉMININ

à propos d'une conception nouvelle

DES

MÉCANISMES NEURO-ENDOCRINIENS

de cet instinct.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 Avril 1950

par

Jacques Pierre PÉROVITCH

Examinateurs de la Thèse

MM. PERRENS, professeur .... *Président*
SIGALAS, professeur..... *Juges*
SARIC, agrégé ..... *Juges*
LAUMONIER, agrégé..... *Juges*

BORDEAUX

IMPRIMERIE CASTERA

98, Rue Fondaudège

1950

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN HONORAIRE : M. DUPÉRIÉ.

DOYEN : M. PORTMANN. — **ASSESSEUR** : M. CHELLE.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. DENIGÈS, A. MANDOUL, PETGES, GUYOT, ANDÉRODIAS, ROCHER, LANDE, DUVERGEY, CARLES, LEURET, PÉRY, LABAT, CHARRIER, DUBREUIL.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	DUPÉRIÉ.	*Zoologie et parasitologie*	SIGALAS.
id.	CREYX.	*Médecine expérimentale*	AUBERTIN.
Clinique chirurgicale	PAPIN.	*Clinique ophtalmologique*	BEAUVIEUX.
id.	MASSÉ.	*Clinique chirurg. inf. et orthop.*	LOUBAT.
Clinique d'accouchements	RIVIÈRE.	*Clinique des maladies infectieuses*	DAMADE.
Clinique gynécologique	MAGENDIE.	*Chimie biologique et médicale*	N...
Anatomie pathol. et microsc. clin.	DE GRAILLY.	*Physique méd. et pharmaceutique*	PIFFAULT.
Anatomie	VILLEMIN.	*Méd. col. et clin. mal. exotiques*	BONNIN.
Anatomie générale et histologie	N...	*Clin. malad. cutanées et syphilit.*	JOULIA.
Hygiène et clin. de la tuberculose	PIÉCHAUD.	*Clin. des mal. des voies urinaires.*	DARGET.
Médecine légale et méd. du travail	DERVILLÉE.	*Clin. mal. nerveuses et mentales*	DELMAS-MARSALET.
Electroradiol. et clin. d'él. médic.	REBOUL.	*Clin. d'oto-rhino-laryngologie*	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	*Toxicologie et hygiène appliquée*	CASTAGNOU.
Matière médicale	GOLSE.	*Clinique odonto-stomatologique*	DUBECQ.
Pharmacie	VITTE.	*Botanique et cryptogamie*	GIRARD.
Physiologie	FABRE.	*Thérapeutique*	BROUSTET.
Clin. médic. des malad. des enfants.	FONTAN.		

PROFESSEURS SANS CHAIRE :

MM. PERRENS (Maladies mentales), DUFOUR (Anatomie), MESNARD (Pharmacie), TAYEAU (Chimie biologique).

MAITRES DE CONFÉRENCES AGRÉGÉS :

	MM.		MM.
Parasitologie	PAUTRIZEL.	*Pharmacie* (1re Section)	R. GOLSE.
Physiologie	Mlle ROUGIER.	*Pharmacie* (2e Section)	MASQUELIER.
Bactériologie	MOUSTARDIER	*Pharmacie* (3e Section)	CAZAUX.

MAITRE DE CONFÉRENCES :

Physique pharmaceutique ..... M. BLANQUET

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Médecine générale	SARIC.	*Ophtalmologie*	BESSIÈRE.
id.	DUBARRY.	*Oto-rhino-laryngologie*	DESPONS.
id.	TRAISSAC.	*Dermatologie et syphiligraphie*	LE COULANT.
id.	BERGOUIGNAN.	*Histologie*	MAYER.
id.	LÉVY.	*Pédiatrie et puériculture*	VERGER.
Chirurgie générale	POUYANNE.	*Médecine légale et méd. du travail.*	L'ÉPÉE.
id.	LAUMONIER.	*Electro-radiologie*	LACHAPÈLE.
id.	CHAVANNAZ.	*Odonto-stomatologie*	MARONNEAUD
Chirurgie biologique	N...	*Urologie*	LANGE.
Obstétrique	MAHON.		
id.	CHASTRUSSE.		

COURS COMPLEMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire	DUFOUR.	*Pharmacie galénique*	MESNARD.
Accouchements	MAHON.	*Organographie et physiol. végétale*	TEMPÈRE.
Puériculture	N...	*Chimie biologique*	NEUZIL.
Législation pharmaceutique	POPLAWSKI.	*Pathologie chirurgicale*	LAUMONIER.
id.	COUSTOU.	*id.*	VILLAR.
Anatomie	RIGAUD.	*Zoologie pharmaceutique*	BAILENGER.
Chimie minérale	BABIN.	*Hydrologie pharmaceutique*	CAZAUX.
Cryptogamie	LAUBIE.		

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MON PERE ET A MA MERE

Gage de reconnaissance filiale combien méprisable auprès des sacrifices incessants que vous m'avez prodigués.

Que mon émotion le grandisse à vos yeux.

A MA FIANCEE

A MONSIEUR ET MADAME CRISTIANI

A MA FAMILLE

A MES CAMARADES D'ETUDES
JEAN CORTESI ET PIERRE POUMET

A TOUS MES AMIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR G. HIRTZ

qui nous a si aimablement conseillé guidé et fait bénéficier sans compter de sa large expérience de l'endocrinologie pratique. Nos remerciements très sincères.

A MONSIEUR LE DOCTEUR P. PESME

A MES MAITRES DE LA FACULTE DE MEDECINE DE BORDEAUX ET DES HOPITAUX

A NOS JUGES

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGREGE
LAUMONIER

Chirurgien des Hôpitaux

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGREGE SARIC

Médecin des Hôpitaux

A MONSIEUR LE PROFESSEUR R. SIGALAS

Professeur de Zoologie et de Parasitologie,
Directeur Honoraire de la Station Biologique d'Arcachon,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
Croix de Guerre,
Officier de l'Instruction Publique

En hommage de reconnaissance et de respectueuse admiration au Maître bienveillant dont l'affectueuse sympathie nous demeure le plus précieux encouragement à l'aube de notre carrière.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CH. PERRENS

Médecin-Chef de la Maison de Santé de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
Croix de Guerre,
Officier de l'Instruction Publique

qui a tant contribué par son intérêt affectueux et ses conseils éclairés à nous inspirer dans notre travail. Reconnaissant et respectueux hommage.

Que ses hautes qualités professionnelles et son admirable courtoisie nous soient un exemple pour notre vie entière.

INTRODUCTION

Successsivement, le plus grand nombre des sexopathes font appel à l'endocrinologiste d'abord, au neuro-psychiâtre enfin. Le trouble endocrinien, s'il trouve à persister, ne tarde pas en effet à se répercuter fortement sur la conscience et sur le comportement psychique de ces malades.

Mais nous croyons que le trouble psychologique débute en réalité le plus souvent, et s'oriente, presque aussitôt que la défaillance glandulaire s'est manifestée. Aussi semblerait-il utile d'établir beaucoup plus précocement la liaison entre l'endocrinologiste et le neuro-psychiâtre.

C'est pourquoi nous avons tenté de parcourir de bout en bout le problème de la sexualité, du pôle neuro-endocrinien jusqu'au pôle psychologique, si proches en réalité l'un de l'autre. Nous ne pouvions le faire que beaucoup trop hâtivement, signalant seulement au passage les ravins de la sexualité pathologique.

Si nous nous sommes centré sur la psycho-physiologie sexuelle féminine, c'est qu'elle implique, en la débordant, la psycho-physiologie sexuelle de l'homme.

Nous avons tenté de franchir une barrière, d'assurer une liaison entre deux domaines nettement distincts de la médecine, tout simplement parce que la question sexuelle les confond de manière impérative.

Nous l'avons fait aussi, il faut bien l'avouer, parce que ces confins de l'organique et du psychique nous sont un irrésistible attrait, un parfum d'aventure.

I. — LA PREMIÈRE EN DATE DES HORMONES SEXUELLES, LA FOLLICULINE

Isolée de l'ovaire et du liquide folliculaire la même année (1912) par Iscovesco d'une part, Adler de l'autre, sous la forme de lipoïdes actifs, l'hormone folliculaire fut nommée « Folliculine » à partir de 1924 sous l'impulsion de Courrier. Elle fut présentée à l'état cristallisé pur en 1929 à l'occasion du Congrès international de Physiologie de Boston.

Depuis lors, du fait de la multiplication des folliculines, il convenait de distinguer les folliculines proprement dites des substances œstrogènes synthétiques essentiellement représentées par les dérivés du phénanthrène et de l'anthracène.

La folliculine physiologique n'est pas seulement le produit de l'ovaire, mais aussi celui de tous les tissus (Simonnet). Le rôle dévolu à la gonade en cette matière serait plutôt de contrôler et de régulariser son utilisation dans l'organisme.

Sa production dans le règne végétal, chez les animaux inférieurs, et à partir des tissus pathologiques, qui en fournissent de fortes quantités, en fait une substance éminemment commune, tellement commune même que l'on pouvait se demander si c'était bien là l'hormone féminine véritable et imaginer qu'elle pourrait n'être que partie, intégrante et fondamentale certes, mais partie seulement du principe hormonal féminin noble et non ce principe lui-même.

Du même coup, sa spécificité fonctionnelle d'hormone féminisante apparaît moins certaine : le testicule d'étalon n'est-il pas en effet le plus riche générateur de folliculine que nous connaissions, avec une production de 23.000 U.S.

par kilogramme de glande fraîche contre 70 U.S. seulement à l'ovaire de la jument.

Etroitement apparentée, de par sa constitution chimique, au cholestérol, à la vitamine D (calciférol) et aux substances de la série aromatique, on pouvait être tenté de ne plus voir en elle qu'une entité métabolique simple et non l'hormone sexuelle féminine elle-même.

Cependant, même déclassée de la sorte, la folliculine — nous pourrions dire : les corps œstrogènes — demeure un matériau fondamental de l'économie féminine.

Et c'est pourquoi, sans préjuger de cette participation, nous pouvons lui attribuer la somme considérable des vertus physiologiques que l'on doit mettre au compte de l'hormone féminine.

Son action sur le tractus génito-mammaire féminin aux différents stades pubertaire, adulte, ménopausique, a été trop parfaitement étudiée et définie, pour que nous nous sentions le droit de la reconsidérer.

Dans ce domaine particulier « Tout est dit et l'on vient trop tard ».

En outre, ces notions sont si bien connues de tous, qu'il serait plus que vain, fastidieux, d'en exposer ici la substance.

Les effets expérimentaux de la folliculine sur les animaux mâles méritent par contre d'être brièvement rappelés.

En règle générale, les œstrogènes exercent un effet inhibiteur sur la croissance testiculaire et l'apparition de la spermatogénèse.

Cependant, il convient de noter les différences entre les résultats pharmacodynamiques obtenus chez le sujet jeune, et ceux obtenus chez le sujet âgé. Chez le premier ces résultats sont nettement plus marqués. En second lieu, l'importance des doses utilisées est tout-à-fait fondamentale, puisque de faibles doses, administrées pendant une

durée peu prolongée, remportent un effet stimulateur tout-à-fait contraire à l'effet inhibiteur de fortes doses prolongées (Carminati, Pighini et Delfini). Des doses plus faibles encore restent inefficaces (Neumann, Korenchevsky et Dennison).

Chez la souris, de fortes doses administrées de façon prolongée atrophient le testicule. Chez le rat, les androgènes, administrés de la même façon massive et persistante, amènent également l'atrophie testiculaire (de un à trois mois), mais le résultat est inversé si l'administration n'excède pas douze jours (Castillo et Pinto).

Chez le cobaye impubère rendu cryptorchide, 250 à 500 U. S. de folliculine suffisent à empêcher le développement du tissu interstitiel (Bratiano et Bano). Chez l'animal adulte, les mêmes doses provoquent l'atrophie de ce tissu.

Chez l'homme, Capuani aurait constaté, succédant à l'emploi de l'hormone femelle, une diminution de la spermatogénèse et de la libido ainsi que la cessation des pollutions.

En outre, la folliculine injectée à plusieurs reprises amène l'hypertrophie de la prostate. Elle développe les vésicules séminales chez le rat mâle, impubère ou castré. Sous son influence, la crête du chapon diminue de taille.

Auprès de tous ces résultats classiques, que l'on pourrait nommer constantes expérimentales, les constantes physiologiques de la folliculine dans l'économie féminine ne laissent pas de demeurer quelque peu imprécises.

Il est en effet assez troublant de constater les contradictions formelles qui se trouvent exister bien souvent entre les résultats du dosage sanguin ou urinaire de l'hormone d'une part, et les données de l'investigation clinique d'autre part.

Parce que nous avons, dans ce domaine de l'hormonologie sexuelle, une tendance, assez légitime d'ailleurs, à faire prévaloir le bilan biologique aux dépens du bilan

clinique, nous avons été conduits à homologuer comme symptomatiques des constitutions hyperfolliculiniques ou hypofolliculiniques des types morphologiques beaucoup trop polymorphes. De la sorte, les descriptions que les différents auteurs ont faites des constantes anatomiques et physio-pathologiques qui définissent la condition hyperfolliculinique chez la femme sont typiquement contradictoires.

Aussi devons-nous nous demander dans quelle mesure le dosage biologique de la folliculine rend compte de l'activité folliculinique d'un organisme, tout en nous rappelant que cette activité repose au moins sur les deux points suivants :

1° Mise en circulation de folliculine dans l'économie;

2° Activité des récepteurs hormonaux.

En réponse, nous nous contenterons de rapporter ici l'opinion d'un endocrinologiste distingué sur la portée réelle des dosages biologiques de l'hormone féminine. Marañon écrit en effet dans les « Régulations hormonales » :

« 1° L'on élimine par l'urine les hormones normales excédentes, et cela peut arriver pour deux raisons :

« *a*) par excès de la production des hormones;

« *b*) par manque d'utilisation des hormones qui ne se trouvent pas en excès (hormones excédentes par défaut d'utilisation);

« 2° L'on élimine par l'urine des substances préhormonales ou post-hormonales, c'est-à-dire les matériaux entrant dans la composition des hormones et avant que celles-ci se trouvent constituées ou bien une fois qu'elles sont détruites;

« 3° L'on élimine des substances non hormonales mais douées de propriétés analogues à celles des hormones. »

On conçoit de la sorte qu'il est possible d'incriminer des troubles de la réceptivité, chaque fois qu'en dépit d'une

production d'hormone démontrée suffisante par le dosage biologique, le syndrome d'hypofolliculinie peut être cliniquement affirmé.

Réciproquement, dans tout état caractérisé d'hyperfolliculinie, la responsabilité des troubles peut incomber, soit à une production inconsidérée d'hormone, soit à un dérèglement de la réceptivité tissulaire dans le sens de l'excès.

Les atrophies du sympathique terminal, les troubles des relations gonadohypophysaires, les dérèglements hypophyso-tubériens, etc., sont souvent à la base des vices de la réceptivité hormonale.

Entre le générateur d'hormone et ses récepteurs se situe logiquement un intermédiaire; longtemps la conception fondamentale de la fonction endocrine attribua cette mission au milieu circulatoire. Le milieu humoral réalisait de la sorte une imprégnation hormonale de tout l'organisme, un véritable « bain d'hormone », desservant au passage les tissus sensibles. Mais aujourd'hui, si les corrélations humorales demeurent certaines, diverses expériences de l'ordre de celle de Steinach, devenue classique, ont démontré le rôle fondamental tenu dans ce sens par l'organisation nerveuse de l'individu.

D'une manière générale, il y eut un certain engouement de la part des auteurs vis-à-vis de la folliculine : nécessairement vouée à s'intégrer à l'arsenal cancérologique, la présomption ici n'était point vaine, car le groupe des substances auxquelles elle se rattache, ressortissent indiscutablement à ce domaine.

Mais il n'en fut pas de même pour quelques autres extensions tentaculaires que l'on se proposa d'imprimer à son influence. Nous n'en voulons pour exemple que le rôle qui lui a été attribué vis-à-vis de l'instinct sexuel de la femme. Examinons brièvement les faits :

— « Chez les Primates, écrit Simonnet, il se produit un accroissement de la libido, en rapport avec la maturation folliculaire » ;

— Chez la femme, d'autre part, la relation est classique entre l'excitation sexuelle prémenstruelle et la poussée hyperfolliculinique de la même période;

— En troisième lieu, l'exacerbation de l'instinct sexuel, qui est souvent observée à l'occasion de la ménopause, paraît en rapport avec l'hyperfolliculinie classiquement admise à ce stade de la vie génitale féminine.

Mais par contre, on connaît parfaitement l'indifférence sexuelle de certaines femmes réputées hyperfolliculiniques-types.

Comment expliquer, de même, la persistance quasi-constante des ardeurs sexuelles par delà la ménopause, lors même que toute activité folliculaire a cessé ?

En outre, l'inconstance par trop flagrante des résultats obtenus sur la libido à l'occasion de traitements à la folliculine, apportait une infirmation de plus à la réputation présomptueuse de l'« hormone de l'amoureuse ». Et comment s'expliquer les nombreux cas de femmes castrées bilatérales, qui maintinrent haut, après l'opération, leur réputation sexuelle ?

Toutefois, il ne convient pas de s'appuyer exagérément sur ce dernier fait, si l'on considère la vraisemblance des sources extragonadales de la folliculine.

Plus consistante, certes, est la relation, d'un ordre assez différent d'ailleurs, qui parait exister entre l'âge auquel la femme est castrée d'une part, et la conséquence de cette suppression des gonades de l'autre. Tandis que chez la femme castrée à l'âge pubertaire, la vie sexuelle à venir parait lourdement compromise, la libido par contre est peu altérée chez la femme opérée au stade de sa maturité génitale; tout semblant se passer comme si la folliculine

avait pour but d'organiser et de mûrir les récepteurs de la sexualité, sensibles dès lors à un principe excitateur tout différent d'elle.

II. — AMBO-SEXUALITÉ DES HORMONES ET DES ORGANISMES

Comme on le voit, la folliculine soutient mal la réputation, que d'aucuns lui ont dévolue, un peu « a priori », d'hormone sexuelle féminine hautement spécifique.

A ce propos, Oesterreicher faisait remarquer, en 1924, que l'on trouvait plus d'hormone femelle chez l'homme âgé que chez la femme âgée.

A priori, en effet, rien ne parait mieux symboliser l'Antagonisme ou la Dualité, que la confrontation des sexes; et ces apparences sont à la base d'un préjugé dont les racines vont très profondément; mais la Science ne saurait composer avec des apparences.

Car des faits se sont imposés, qui constituent un faisceau hautement significatif; citons au hasard :

— la production de folliculine par le testicule normal;

— la persistance vestigielle normale, plus ou moins marquée, de l'autre sexe chez des individus d'un sexe donné;

— la non spécificité sexuelle de plus en plus admise des hormones génitales (Champy);

— la découverte, dans l'économie normale des êtres, d'hormones sexuelles mixtes ou ambosexuelles;

— enfin, certains effets, paradoxaux en apparence, des sels de testostérone.

Autant de faits patents que le dogme de la pureté sexuelle des êtres refuse d'intégrer à lui-même.

Déjà, en 1930, ayant constaté les effets masculinisants qui succédaient parfois à l'utilisation de la folliculine, Korenchewsky entrevoit les aptitudes ambosexuelles de

l'hormone femelle, suivi dans cette voie par Maino et Frattini (1933).

Cependant, d'autres auteurs, comme Freud et Muensch, en arrivent à considérer les hormones mâle et femelle, non plus comme des susbstances « bonnes à tout faire », mais comme des principes complémentaires.

Cette dernière conception, rendant compte de la dualité hormonale de chaque sexe, ménage les aptitudes amphosexuelles de chacune des deux hormones, et réserve en outre quelque chose du caractère antagoniste qui leur avait été reconnu primitivement.

Nous estimons en effet que le concept de substances complémentaires en biologie, loin de l'exclure, implique en soi la notion d'équilibration, et, partant, dans une certaine mesure, celle d'un antagonisme relatif entre ces substances.

Comme Simonnet, G. Hirtz, de Bordeaux, pouvait donc écrire en 1946 : « Androgènes et œstrogènes ont, dans l'organisme féminin, des possibilités non seulement antagonistes, mais aussi, quelquefois, synergiques ».

Rejetant de la même façon la vieille notion des spécificités hormonales strictes, faisant la part de la synergie et de l'antagonisme où confinent les hormones, Euziere et Lafon, de Montpellier, expriment l'opinion « que ce ne serait pas la qualité d'une hormone unique mais la quantité et la proportion des diverses hormones de l'organisme, qui détermineraient la sexualité de l'individu ».

Importance des récepteurs hormonaux

Il est cependant bien évident qu'envisager les hormones isolées en elles-mêmes, réduit singulièrement l'ampleur du problème. Celles-ci ne prennent de signification valable que si l'on s'attache à considérer l'ensemble du système

dont elles dépendent : l'organisation neuro-endocrinienne, et, en premier lieu, les récepteurs hormonaux. Il ne viendrait à l'idée de personne, en effet, de tenter de se représenter le timbre d'une sonnette électrique en s'évertuant seulement à déterminer les caractéristiques du courant qui l'excite !

Comme s'effondrait le dogme de la spécificité sexuelle des hormones mâle et femelle, s'édifiait sur ses ruines la conception qui reportait toute cette même organisation au compte des récepteurs hormonaux : l'une quelconque des deux hormones sexuelles primordiales exerce dans l'organisme des effets sexuels orientés en fonction de la qualité génétique des récepteurs hormonaux qu'elle dessert. C'est ainsi que les endocrinologistes remarquent la diversité des effets que permet d'obtenir la même hormone selon l'état préalable des organismes qui la reçoivent, et Rémy Collin conclut : « La biologie a corrigé la notion de spécificité hormonale par celle de la spécificité des tissus sensibles ».

De même Marañon, dans son « Introduction à l'étude de l'endocrinologie » : « Ce qui est spécifique, c'est le tissu qui reçoit l'action.

« Chez l'homme, elle (la folliculine) agit sur les tissus féminoïdes ou folliculino-sensibles, comme, par exemple, les restes mammaires, qui s'hypertrophient chez beaucoup de garçons à l'âge prépubéral, sans doute grâce à l'action de la folliculine.

« Chez la femme, la folliculine est utilisée avec une grande avidité par les organes génitaux et par les autres tissus caractéristiques de la féminité. »

Pour l'auteur espagnol, la spécificité sexuelle des tissus récepteurs ne fait pas de doute : un récepteur mâle, excité par l'hormone homologue n'est nullement susceptible d'une réaction équivoque ou paradoxale, quant à son apparte-

nance sexuelle. Il estime, de plus, que les hormones mâle et femelle sont douées d'une spécificité particulière qui, sans leur conférer le pouvoir de provoquer des réactions sexuelles typiques sur un tissu « a priori » indifférent (ce pouvoir revient aux tissus récepteurs), fait d'elles néanmoins les excitants strictement électifs des récepteurs de même dépendance sexuelle; c'est-à-dire que les tissus d'origine mâle ne sont louablement excités que par les androgènes, et les tissus femelles par les œstrogènes.

De ce fait, les hormones sexuelles jouissent d'une spécificité sexuelle indirecte, ou plutôt d'une affinité spécifique vis-à-vis des tissus auxquels elles sont destinées.

Marañon nie de la sorte, à l'opposé de Champy, l'ambosexualité de ces hormones-clefs, tandis qu'il reconnaît ce caractère à d'autres hormones sexuelles d'ordre secondaire ainsi que nous l'exposerons plus loin.

L'intersexualité hormonale n'est pas une intersexualité réelle

L'activité du couple hormones génitales-récepteurs hormonaux, conditionnant le développement de la sexualité de l'individu, il peut arriver par conséquent que, chez un individu donné, les caractères sexuels de l'autre sexe, de vestigiels, accessoires qu'ils étaient, se mettent à proliférer au point d'apparaître prédominants : cette inversion sexuelle peut être discutée quant à son authenticité, ainsi qu'en témoigne Marañon à propos de la fonction sexuelle primaire : « Quand nous parlons, écrit-il, de féminisation de virilisation, nous nous référons à la morphologie, car la fonction sexuelle primaire ne suit pas souvent une évolution parallèle de la sexualité morphologique. »

De même, pouvons-nous nous demander si le seul fait que les apparences sexuelles d'un sujet ont subi une méta-

morphose peut prouver que sa sexualité foncière, que nous pourrions appeler sexualité « finale », et qui doit correspondre à l'organisation génétique spécifique non seulement des récepteurs génitaux, mais de tous les tissus de l'organisme, a subi elle-même une mutation dans le même sens.

Chez la femme par exemple, quand la virilisation est consécutive à une tumeur surrénalienne, il ne vient pas à l'idée de parler catégoriquement d'inversion sexuelle, mais tout simplement de pseudovirilisme; on conserve alors moralement à l'intéressée l'avantage de son sexe, en dépit des nouvelles apparences qu'elle revêt. Pourquoi alors, devant tout état strictement identique, mais d'évolution spontanée ou consécutive à une thérapetique intempestive, est-il habituel d'admettre qu'il s'est produit une inversion sexuelle véritable et totale ? C'est là, semble-t-il, une ressource particulièrement spécieuse de notre esprit humain que de savoir induire de différentes manières à partir d'éléments identiques, sur la seule foi de vagues présomptions sur l'origine de ces éléments.

« Certes, écrit Simonnet, l'inversion hormonale ne suffit pas à elle seule à déterminer l'intersexualité, et il faut tenir compte de la sensibilité et de l'irréversibilité des caractères génétiques. »

L'organisation de la sexualité

En fait, le conditionnement de la sexualité nous paraît reposer sur une base génétique, inamovible parce que constitutionnelle; les organisations anatomiques du sexe en sont phénomènes contingents, mais réversibles parce que dépendants de l'organisation neuro-endocrinienne; les dispositions sensorielles et psychiques s'y rattachent de façon beaucoup plus lâche, en particulier les dernières

nommées, que conditionnent au plus haut point les influences extérieures, en tout premier lieu « le climat social » dans lequel se trouve plongé l'individu.

Marañon admet de son côté le substratum génétique unisexuel.

Il écrit à ce propos : « La folliculine est donc l'hormone féminisante, elle ne crée pas la féminité, qui se trouve prédestinée génétiquement, mais elle la protège et la stimule d'une façon spécifique par deux mécanismes : par la stimulation des caractères féminins (ceux dérivés des canaux de Müller) et par l'inhibition des restes viriloïdes (c'est-à-dire ceux dérivés des canaux de Wolff). »

Tusques (Thèse Paris 1935) témoigne implicitement de l'indépendance qui existe entre le sexe génétique et le sexe morphologique : « Un caractère sexuel, écrit-il, ne doit pas être considéré comme le caractère distinctif d'un sexe, mais comme un caractère dont le développement est lié à la présence des organes reproducteurs sexués. »

Il démontre de la sorte que si l'on est tenté de placer le chapon entre le coq et la poule, quant au sexe, cet animal se trouve en réalité infiniment plus éloigné de l'un et de l'autre sur ce plan (tonus général d'attitude), tandis que les différences existant entre la poule et le coq ne sont, somme toute, que nuances.

Cette notion est fort intéressante, elle mérite une diffusion beaucoup plus large, car elle met fin à une vue de l'esprit trop schématique, artificieusement promue au rang de vérité scientifique.

Quant à nous, le profit que nous tirons de la conclusion de Tusques s'inspire d'un souci différent : le chapon n'est pas la « chose neutre » intermédiaire, il demeure un animal sexué, puisqu'il conserve, en dépit de tout, la marque sexuelle génétique de ses tissus, laquelle correspond, très vraisemblablement, au sexe extérieur qui le caractérisait auparavant.

Pour Steinach en effet, il est à peu près certain que chaque cellule du corps possède le caractère sexuel de l'individu, mais il y voit, quant à lui, une influence purement hormonale et non point une détermination génétique. On peut admettre de la sorte que les artifices de la castration et de la greffe, dont procèdent de nombreuses expériences comme celle de Steinach et Lipschutz, tout en opérant de spectaculaires métamorphoses, n'ont pas le pouvoir de disposer du sexe « final ».

Déterminisme du sexe et sexualité primitive

Le déterminisme du sexe doit être lui-même un phénomène génétique. Il ne peut en effet dépendre du système endocrinien du fœtus « in utero », qui est pratiquement inexistant et inorganisé, sauf certains cas pathologiques.

Quant aux influences hormonales maternelles, les théories qui en font mention ne satisfont ni l'esprit scientifique ni même l'esprit tout court.

Considérons le petit garçon et la petite fille jusqu'aux environs de la puberté, et imaginons-les indépendamment des influences ambiantes dont on ne peut les extraire en pratique. Ils sont marqués individuellement par le sexe génétique qui, déjà, les a affublés chacun d'attributs extérieurs caractéristiques.

Mais leurs gonades n'existent qu'anatomiquement parlant et nullement sur le plan physiologique. Aussi le garçon et la fille correspondent-ils à ce stade à des castrés primaires, au chapon dont parle Tusques. Cependant, oserait-on nier pour si peu le sexe respectif distinct que leur ont concédé — selon nous — les facteurs génétiques ?

Oserait-on les qualifier de « produit neutre », à égale distance du mâle et de la femelle ?

Et pourtant, compte tenu des réserves faites plus haut, ce sont des êtres étroitement comparables entre eux quant à leur morphologie générale, leur comportement psychologique et sexuel.

Sur ce dernier point, Sigmund Freud (in thèse Tusques) en 1914, avait noté, dans la psychologie humaine, l'existence de caractères sexuels communs aux deux sexes, en montrant que la libido, notamment infantile, est identique dans l'un et l'autre sexe, quant à sa nature, et existe d'abord indépendamment de l'objet.

En règle générale néanmoins, la distinction sexuelle s'impose dès la deuxième enfance. Aussi pensons-nous que les enfants sont des êtres déjà sexués, en puissance de révélation sexuelle.

Nous pouvons dès maintenant établir un parallèle : en renonçant d'une part au concept de l'antagonisme des hormones sexuelles et de leur spécificité d'action, nous avons d'autre part fait ressortir combien il est erroné d'imaginer en tout individu une lutte permanente entre les deux sexes, l'un étouffant l'autre, tels les dragons de l'acupuncture chinoise. De même que nous avons accepté l'idée d'une inter-action synergique et complémentaire entre les deux hormones, de même nous avons imaginé que le sexe d'un sujet est nettement défini « in utero », génétiquement prédestiné, et de façon exclusive.

L'organisme semble mettre systématiquement à la disposition du sexe génétique final tous les matériaux mâles et femelles, afin que celui-ci en dispose à sa guise par l'intermédiaire de l'organisation neuro-endocrinienne. Ainsi, le système neuro-endocrinien, par ses dérèglements les plus extrêmes, peut-il simuler, mais simuler seulement, l'inversion sexuelle.

L'hermaphrodisme, condition fondamentale des organismes

Mais, si nous doutons de ce que l'équilibre sexuel de l'individu résulte, comme nous venons de le dire, d'un conflit perpétuel entre les deux sexes qui s'y trouvent exister, nous croyons fermement, en revanche, à la coexistence en tout individu, non point de deux sexes, puisque nous nous sommes représenté le « sexe » comme un ensemble nécessaire d'éléments disparates (1), mais de deux groupes d'éléments, chacun de dépendance sexuelle directe et distincte.

Cette cohabitation, au sein de tout organisme, d'éléments de dépendance sexuelle différente, est un fait bien établi scientifiquement, et la pureté sexuelle des êtres n'est plus soutenue par personne. Les arguments fournis par l'embryologie, l'histologie, l'anatomie, sont pratiquement irréfutables. Les gonades elles-mêmes, qui constituent les éléments les plus différenciés, théoriquement, sont également impures, mixtes, ambosexuelles. La connaissance du « rete ovarii », la production d'oestrogènes par le testicule, le démontrent déjà amplement. En outre, la persistance, vestigielle le plus souvent, des organes qui dépendent des canaux de Müller chez l'homme, et chez la femme des organes dépendant des canaux de Wolf, prouvent l'aptitude de l'organisme à révéler l'existence de l'autre « sexe », potentiel latent, à l'occasion de sollicitations endocriniennes aberrantes.

« L'hermaphrodisme est la condition fondamentale des organismes » a écrit Caullery; et c'est Marañon qui le cite en 1937 dans son rapport aux Journées Médicales internationales de Paris.

---

(1) Toutefois, pour plus de commodité, il nous arrivera couramment, dans le cours de notre exposé, de faire une approximation, et d'écrire sexe, sexualité en faisant dans notre esprit la restriction chaque fois qu'elle s'impose.

III. — LES THÉORIES SEXUELLES DE MARAÑON

Cette condition fondamentale, qui est en même temps une réalité évidente, appelait, de la part des médecins, une conception de l'évolution sexuelle des organismes qui s'y conformât. Non pas qu'il fût besoin de revêtir le fait d'un vêtement confectionné sur mesures, mais bien parce que, aux yeux d'un endocrinologiste, les simples faits de l'observation médicale de chaque jour peuvent s'organiser de telle sorte que leur ordonnance finit par s'imposer à l'esprit du savant qui doute, exige sans cesse des preuves nouvelles, l'identification de tout un système évolutif de l'être sexuel.

Les choses en resteraient là, et jamais la constatation de ces faits ne déborderait le cadre subjectif d'une observation personnelle, si la révélation de la condition fondamentale dont parle Caullery ne venait tout-à-coup les éclairer d'une lumière si crue, si vive, que l'esprit ne peut plus en rejeter l'évidence.

Fleming eût-il dû rester indifférent en découvrant l'effet que les souillures de « penicillium notatum » avaient produit sur ses cultures de staphylocoques ? Assurément pas, pas plus que ne le fit le Professeur Grégorio Marañon, de Madrid, lorsque s'imposa à son esprit sa théorie de l'évolution sexuelle des êtres.

Il ne nous appartient pas de reprendre ici la question de l'hermaphrodisme normal des individus. Ces connaissances ont acquis droit de cité dans le monde scientifique, et en reprendre l'argumentation nous ferait paraître enfoncer des portes ouvertes.

Il y a donc coexistence, chez l'individu normal, d'un sexe primordial ou légitime, et d'un sexe secondaire ou spurien; les enclaves d'appartenance müllerienne ou wolfienne attestent suffisamment cette bi-sexualité.

L'originalité de Marañon consiste à faire remarquer que la vie sexuelle se déroule selon un mode particulièrement organisé. D'une période prépubertaire où l'extérieur sexuel est très peu différencié chez le garçon et la fille, jusqu'à une période postménopausique où la différenciation des individus sur le même plan, après avoir été très accusée, s'évanouit de nouveau, les destinées sexuelles de l'homme et de la femme gravitent aux antipodes et de façon si remarquablement orchestrée, que l'on peut dire qu'il n'y a pratiquement pas d'hétérosexualité en dehors de ces limites.

Marañon nous enseigne que le stade adolescent, qui constitue l'aube de la vie sexuelle, imprègne tous les individus des marques de la féminité; la féminité est le tout commencement de la vie sexuelle. Qui n'a pas remarqué en effet le comportement féminoïde typique des jeunes garçons, leur romantisme, la facilité de leur vasomotricité faciale, la fantaisie équivoque de leur coquetterie, la rondeur de leurs formes, les fréquents soupçons de gynécomastie, etc...

Mais cette période est fugitive pour le garçon, parfois même difficile à saisir, elle est un des traits caractéristiques de « l'âge ingrat ». A l'occasion d'une révolution endocrinienne marquée, qui bouleverse profondément son être, il se trouve ainsi promu presque d'emblée à l'échelon supérieur de la vie sexuelle, la virilité. Cependant, sa sœur traverse une période pubertaire relativement calme par contraste, puis s'attarde démesurément dans le stade de la féminité, le prolongement de son adolescence. Progressivement, s'opère chez la femme une lente virilisation à peine décelable, si ce n'est sur le plan social, où son assurance croissante, sa stabilité sentimentale et caractérielle s'affirmant, elle progresse lentement à « l'ancienneté », non point comme on l'imagine dans le public du fait de la maturation de sa « personnalité », mais bien

surtout comme l'affirme Marañon en raison de la virilisation latente qui s'opère en elle.

L'accomplissement des fonctions sexuelles est une condition importante de cet « avancement » de la femme dans le sens des grades élevés que représente la virilité postménopausique, stade le plus évolué de la croissance de l'être, considéré dans sa phase d'activité, la période sexuelle.

On connaît bien en effet le défaut d'épanouissement qui caractérise les femmes qui se vouent au célibat, du moins quand celui-ci est authentique, et, à un degré moindre, celles qui, tout en déployant une activité sexuelle honorable, se trouvent privées de maternités. Car les maternités, surtout du fait de l'imprégnation progestéronique qu'elles déclenchent, virilisent la femme, comme nous le verrons plus loin, et lui assurent de la sorte une promotion sociale accélérée. L'infériorité sociale des femmes sans enfants, et surtout des célibataires, auprès des mères de famille, est un fait de connaissance subjective courante que les théories féministes gagneraient sans doute à ne pas perdre de vue.

Par contre, à la ménopause, la femme complète son évolution vers la virilité à l'occasion d'une révolution profonde de son être, qui fait pendant à la puberté masculine.

Conformément à la constatation que Darwin en avait faite, Marañon considère donc la féminité comme une phase intermédiaire entre l'adolescence et la virilité. La maturation de l'être, toujours considéré dans le cadre de la période « active » de sa vie, la période sexuelle, s'opère donc du féminin au masculin ou plus exactement, du féminoïde au viriloïde.

Etant donné le sens de cette progression de l'être, l'intersexualité chez la femme constituera donc un phénomène progressif, alors que chez l'homme elle devra s'interpréter comme un phénomène régressif : il ne pour-

rait donc y avoir d'inversion sexuelle à proprement parler que chez l'homme; l'état correspondant de la femme ne pouvant être qualifié du même terme, mais devant au contraire s'identifier comme une progression sexuelle.

Parallèlement, du fait que l'homme assure précocement sa maturation sexuelle, la gonade mâle, sans atteindre à une pureté absolue, est beaucoup plus différenciée, beaucoup plus pure que l'ovaire.

Et, de fait, les fonctions ovariennes nobles apparaissent un peu comme une entrave à l'évolution sexuelle : « La femme castrée, écrit Marañon, non seulement conserve sa morphologie et sa psychologie féminine, mais fréquemment sa féminité s'accentue davantage puisqu'elle se rapproche du type adolescent, où réside la racine la plus profonde de la féminité.

« Il est en effet évident que tout ce qui nous semble vraiment féminin chez la femme est un ensemble de traits d'origine enfantine. La femme castrée est, socialement, une femme normale, sauf son infécondité, dont tant d'autres femmes souffrent aussi pour des motifs divers, y compris les volontaires. »

Influences sexuelles des endocrines
Systèmes gonadal et extra-gonadal

Parallèlement aux tendances évolutives des êtres dans le domaine de la sexualité, Marañon a déterminé les influences qu'exercent les différentes endocrines sur cette évolution; il distingue les endocrines sur le plan de leurs activités fonctionnelles, en deux groupes d'influences diamétralement opposées : le groupe virilisant et le groupe féminisant. A l'intérieur de chacun de ces groupes, il met à part la gonade elle-même qui constitue le système gonadal, et le système extra-gonadal qui groupe les différentes endocrines d'action homologue, synergique.

Cette classification des fonctions endocriniennes ne préjuge nullement des activités fondamentales des glandes intéressées; artificielle en apparence, elle est exclusivement fondée sur les données les plus classiques de l'endocrinologie pathologique, confirmées par des sommes considérables d'expérimentations pratiquées par des auteurs de tous pays.

A) Système endocrinien d'influence virilisante

Considérons tout d'abord le système extragonadal d'influence virilisante : « Il y a deux glandes qui ont un évident sens virilogène, écrit Marañon, ce sont l'hypophyse et la surrénale ».

L'hyperhypophysie s'accompagne chez l'individu d'un syndrome de virilisation ou d'hypervirilisation, et d'acromégalie. La maladie de Cushing, qui est rapportée à un adénome basophile de la glande pituitaire, en est une illustration.

L'hypercorticalisme surrénal engendre les états de virilisme bien connus de tous, tellement bien que bon nombre d'auteurs, retranchés sur cette dernière entité pathologique, y rapportent le syndrome de Cushing.

Marañon pense également que l'adénome basophile n'est point l'agent déterminant direct de cette maladie (tout au moins en ce qui concerne les effets virilisants), mais qu'il agit indirectement en entraînant une hyperactivité surrénalienne : « ... l'hypophyse agit par l'intermédiaire des surrénales (dans son rôle virilisant) et il y a deux formes de virilisation extragonadale : l'une par hyperplasie corticale primitive et l'autre par hyperplasie corticale secondaire à l'adénome hypophysaire, toutes deux accompagnées d'un syndrome identique d'inter sexualité viriloïde ».

« La cortico-surrénale, écrit Simonnet, exerce un pouvoir androgène qu'explique sa parenté embryologique, histologique et chimique avec le testicule. »

« Au point de vue embryologique, ces deux glandes ont la même origine wolfienne; au point de vue cytologique, il existe une identité remarquable entre les spongiocytes de la cortico-surrénale et les cellules interstitielles du testicule; enfin, au point de vue chimique, les hormones de la cortico-surrénale et du testicule sont de structure très voisine et apparentées aux stérols. »

Cependant, Tiffeneau ne voit dans cette fonction de suppléance vis-à-vis des hormones sexuelles qu'une fonction « fortuite et superflue » de la surrénale. Remarquons que Marañon n'en exige pas davantage, car il n'envisage que le « sens virilogène » de ladite glande; fonction fortuite ? Peut-être ! mais les dépendances embryologiques de la cortico-surrénale plaident manifestement contre ce qualificatif.

Quant à la fonction « superflue », référons-en à Marañon :

« La surrénalectomie, écrit-il, est mieux supportée chez l'animal entier (c'est-à-dire avec hormone testiculaire ou lutéïnique) que chez le châtré; et mieux par les adultes (en pleine activité sexuelle) que par les prépubères; si, chez ceux-ci, la puberté se trouve avancée par la greffe hypophysaire, la résistance vis-à-vis de l'extirpation surrénalienne apparaît (Botella). »

Nous nous devons d'insister tout particulièrement sur les rapports existant entre surrénale et androgènes, en raison des vastes horizons qu'ils sont susceptibles d'ouvrir aux endocrinologistes. Du fait de leurs dépendances embryologiques, histologiques et chimiques, les glandes surrénales pourraient être considérées comme la plaque tournante de l'hormonologie sexuelle physiologique.

Les extraits surrénaux débarrassés de l'adrénaline, stimulent le développement testiculaire du mâle jeune, tandis qu'ils inhibent le développement sexuel de la femelle. Pour certains, ils détermineraient la maturité sexuelle précoce chez le premier.

Après surrénalectomie, la fonction sexuelle est interrompue chez les rats mâles dès le troisième jour et l'administration d'hormone cortico-surrénale reconstitue l'épithélium surrénal atrophié à la suite de l'intervention.

La castration, en revanche, provoque l'hypertrophie de la zone fasciculée et de la zone réticulée, et la démarcation entre ces deux zones est plus nette. On note en outre l'augmentation du poids des surrénales et de la teneur en soufre neutre du cortex surrénal. De plus, l'administration d'androgènes permet de maintenir le poids des surrénales chez les rats mâles ou femelles hypophysectomisés.

Sur le plan pathologique, on connaît parfaitement le rôle virilisant de certaines tumeurs cortico-surrénaliennes. Après l'exérèse de ces tumeurs, tout rentre dans l'ordre. Au cours de tels syndromes, l'investigation biologique fait habituellement la preuve de l'hyperandrogénie.

A l'opposé, la défaillance notoire des fonctions sexuelles est la règle dans les insuffisances surrénaliennes marquées, et tout particulièrement au cours des maladies d'Addison.

N'oublions pas enfin que le pouvoir dynamogène est commun à la glande corticale, que l'on nomme parfois glande « de l'énergie », et aux substances androgènes.

Pottenger et Simonsen ont provoqué, à l'aide d'extraits cortico-surrénaux la migration du testicule, son développement, et la croissance des organes génitaux atrophiés chez des sujets cryptorchides.

Ces mêmes extraits provoquent la croissance de la crête chez le coq castré, et exercent le même effet que l'androstérone et la testostérone sur l'ovopositeur de La Bouvière.

Enfin, chez la poule castrée, on trouve des androgènes sans qu'il y ait eu transformation de la gonade en testicule.

Le principe androgène d'origine surrénalienne est vraisemblablement l'adrénostérone que Reichstein a isolée du cortex surrénal.

Pour Simonnet, cette adrénostérone pourrait dériver de la cortine au cours de l'élaboration de celle-ci par les spongiocytes. De cette conception proviennent les restrictions que Tiffeneau a objectées quant à la fonction androgène des surrénales, objections que nous avons déjà exposées et discutées. Mais Simonnet envisage une autre éventualité : les androgènes de la surrénale pourraient être élaborées par les cellules de la zone X, située entre corticale et médullaire, auprès des cellules spongiocytaires. Les cellules de cette zone X, qui sont assez nettement individualisées dans l'ensemble du tissu surrénal, se trouvent être apparentées, sur le plan histologique aux cellules testiculaires de la région interstitielle.

Il pourrait donc s'agir là d'une enclave d'origine mâle au sein de la glande surrénale.

De même, les tumeurs virilisantes pourraient provenir d'inclusions testiculaires aberrantes.

Signalons pour terminer que l'on a également retiré de la cortico-surrénale des sels sodiques de l'acide palmitique, qui agiraient comme agents activateurs des hormones mâles.

Au rang des endocrines masculinisantes, Marañon situe encore le corps progestatif : « des fortes doses d'hormone testiculaire chez la femme produisent la lutéinisation de l'ovaire. Cela démontre une fois de plus la synergie existaant entre les hormones testiculaire et lutéinique ».

Steinach et Kun, en provoquant la formation de corps progestatifs chez la femelle du cobaye, ont en effet obtenu la masculinisation de l'animal.

Cote et Noel, en utilisant l'acétate de testostérone sur la lapine castrée et compensée à la folliculine, obtinrent la transformation progestationnelle de l'endomètre.

Sur le plan chimique enfin, les liens de parenté entre progestinogènes et androgènes sont manifestes.

B) Système endocrinien d'influence féminisante

Le système féminisant extragonadal est certes moins fourni : La glande pituitaire et la thyroïde en sont les représentants essentiels.

Ce sont les cellules chromophobes de l'hypophyse qui lui assurent ses fonctions féminisantes; l'adénome chromophobe se rend en effet responsable du syndrome adiposo-génital, qui représente un état d'intersexualité chez l'homme. Il est dont féminisant; la peau laiteuse et glabre, l'adiposité douillette, rhizomélique, le rapport féminoïde des dimensions des ceintures scapulaire et pelvienne, la laxité articulaire, la pusillanimité, enfin, qui caractérisent ces sujets, en sont autant de preuves.

Quant à la thyroïde, Marañon vante largement ses influences féminisantes.

L'hyperthyroïdisme léger concède à tout individu qui en est atteint, une émotivité, une pusillanimité, une activité très particulières, qui sont des traits typiquement féminins; la femme qui en est frappée bénéficie aux yeux de Marañon d'une hyperféminité indiscutable.

L'hyperthyroïdisme chez l'homme, déterminant les mêmes tendances caractérielles, altérant en outre assez couramment la qualité des fonctions génitales, entraîne ainsi une légère tendance à l'intersexualité.

Cette action féminisante s'exercerait indirectement, à la façon d'un freinage des incitations antagonistes. Simonnet partage cette façon de voir; pour lui, il pourrait s'agir d'un effet tendant à s'opposer à l'action gonadotrope du

lobe antérieur de l'hypophyse, sans influencer néanmoins son action somatotrope (Schockaert).

Mais l'accord est loin d'être fait sur ce point, et Aron et Benoit, à la suite de leurs expérimentations, concluent au contraire à une action stimulante du corps thyroïde.

Quant à l'action antitesticulaire de l'hormone thyroïdienne, Courrier et Hammet estiment qu'elle ne se manifeste que chez les animaux mal nourris pendant l'expérience, et fortement amaigris.

Principales substances hormonales provenant des systèmes extragonadaux

Marañon s'est montré un précurseur en dévoilant les sources extragonadales des hormones sexuelles.

Après lui, l'étude approfondie de ces hormones n'a pas permis d'en vérifier la spécificité sexuelle élective, mâle ou femelle.

En fait, pour ce qui est des androgènes extragonadaux, nous ne saurions être surpris de ce pénomène « a fortiori », puisque — « a priori » — la testostérone, hormone mâle par définition, à côté de ses actions androgènes et progestinogènes, exerce des effets œtrogènes parfaitement connus.

Tellement bien que Simonnet pouvait écrire à ce propos : « La constatation d'une action œstrogène et progestinogène des androgènes conduit à se demander si l'hormone mâle ne peut pas remplacer simultanément les deux hormones femelles ».

Au niveau de l'écorce surrénalienne, il est vraisemblable, nous l'avons vu, que le principe androgène en cause est l'adrénostérone.

Mais Marañon, quant à lui, y rattache l'androstérone : « Son origine chez la femme est peut-être l'écorce surrénalienne dont le sens virilogène a déjà été signalé. »

Autre hormone ambosexuelle, mais de dépendance surtout androgène, la déhydroandrostérone pourrait elle-même appartenir à la cortico-surrénale (Burrows).

Au niveau de l'ovaire, ou plus précisément au niveau du corps progestatif, Simonnet croit pouvoir situer la production d'androsténediol, substance ambosexuelle capable, suivant le sujet récepteur, d'influencer les caractères mâles ou les caractères femelles.

Il ressort donc de cette série de faits de présomption, que le système hormonal androgène presque tout entier aurait une portée mixte, ambosexuelle. Et il serait peut-être même plus séduisant de l'imaginer de la sorte, comme une organisation hormonale hautement évoluée, omnivalente, que comme une simple production de corps d'action étroitement limitée et spécifique. Sans compter qu'à la clarté de la conception de Marañon, on pourrait considérer ce groupe hormonal comme le reflet biologique de la maturité et de la perfection terminale masculine de l'être, qui subvient alors sans compter à l'ensemble des besoins en œstrogènes et androgènes de l'organisme.

Mais la constatation des faits, qui doivent demeurer nos seuls fils directeurs, dispose différemment.

La virilisation déterminée par les tumeurs de la cortico-surrénale est trop nette pour qu'elle puisse résulter de la mise en circulation de substances seulement ambosexuelles. Elle plaide fortement en faveur de la production d'androgènes spécifiques, à moins que la sensibilité tissulaire des récepteurs ne la conditionne tout entière.

Quoiqu'il en soit, si l'on refuse d'aller plus avant dans le détail bien complexe des choses, il demeure cependant que les faits expérimentaux et cliniques justifient dans l'ensemble les vues de Marañon; les activités hormonales extragonadales exercent des influences visiblement orientées sur la sexualité des individus.

IV. — LA TESTOTÉRONE ET SES SELS

L'hormone mâle fut isolée en 1935 par Laqueur, Freud, David, Dingemanse, du testicule du taureau. Baptisée testostérone, Butenandt et Ruzicka, travaillant séparément, réalisèrent cette même année, sa préparation synthétique à partir de la déhydro-iso-androstérone.

De production industrielle particulièrement aisée, les sels de l'hormone synthétique proviennent de son estérification à l'aide des acides acétique et propionique. Ce sont l'acétate et le propionate de testostérone.

Certes, avant l'isolement de la testostérone, d'autres hormones mâles ou prétendues telles, en tout cas des corps androgènes, avaient été identifiés : l'androstérone retirée de l'urine de l'homme par Butenandt en 1931; également extraite de l'urine, la déhydro-iso-androstérone (Butenandt et Dannenbaum, 1934).

Mais l'activité réduite de ces corps sur les caractères sexuels secondaires laissait supposer que, tout en dérivant très vraisemblablement de l'hormone mâle définitive, ils ne pouvaient prétendre à lui être identifiés.

Ainsi, depuis 1935-1936, les sels de testostérone sont entrés dans la thérapeutique endocrinienne de tous les jours. Dès leur début, ils se révélèrent nettement plus actifs que l'hormone extractive elle-même; de ces deux sels, le propionate s'affirme le plus efficace.

D'abord utilisés chez le garçon et chez l'homme comme stimulants ou comme suppléants des fonctions testiculaires. leur utilisation trouve bientôt ses indications les plus nombreuses et les plus variées en gynécologie où leur réputation préformée d'antagonistes de la folliculine les destinait tout naturellement.

Et c'est en 1937, par conséquent au début de l'ère de leur utilisation commerciale, que G. Hirtz, de Bordeaux, un des tous premiers, signale une conséquence tout à fait

paradoxale de leur emploi chez la femme : l'effet aphrosisiaque.

En 1936, la folliculine était couramment utilisée contre la frigidité féminine et l'indifférence sexuelle. Les déconvenues, certes, étaient nombreuses, mais cependant on persévérait à penser que cette « hormone de l'amoureuse » devait trouver là son indication-type.

Un effet paradoxal des sels de testotérone

Raisonnant logiquement, Hirtz entreprit de s'attaquer aux états inverses : hyperaphrodisies, excitations sexuelles, etc..., au moyen de ce nouvel antagoniste synthétique de la folliculine : les sels de testostérone, propionate et acétate. Paradoxe !... cette thérapeutique exaltait davantage l'éréthisme sexuel des patientes; effet paradoxal... ou encore indication malencontreuse, comme le pensa Hirtz. Car, en même temps, il observait une nette stimulation des ardeurs sexuelles chez des femmes normales quant à leur libido, auxquelles il administrait les sels des testostérone pour des troubles différents : mastopathies, métrorragies, de la série hyperfolliculinique.

Il convenait donc de virer de bord sans plus attendre et d'utiliser les sels de testostérone au traitement des insuffisances des ardeurs sexuelles féminines; dans cette nouvelle indication, ceux-ci remportèrent un triomphe manifeste.

Tout en élargissant leur emploi, Hirtz s'attachait à en étudier les effets, comparativement avec ceux qu'il obtenait au moyen des extraits organiques; il s'employait encore à définir les résultats comparés recueillis à partir de chacun des deux sels sur lesquels il fondait son expérience.

L'effet aphrodisiaque s'exerce selon lui avec une constance assez remarquable. « J'ai constaté ces effets, écrit-il,

avec une telle régularité, que je tiens les sels de testostérone pour les produits les plus actifs, activité observée dans 90 % à 95 % des cas, dans le traitement de la frigidité féminine.

« Mises à part la thèse de LERIC, celle de LOTTE, mon mémoire pour la Société de Médecine de Bordeaux, et la deuxième édition du formulaire endocrinologique du praticien, écrit avec Monsieur le Professeur JEANNENEY, cette indication, une des plus fidèles des sels de testostérone, n'est mentionnée nulle part, ni dans le traité d'endocrinologie de BROUHA, SAINTON et SIMONNET, ni dans les « Androgènes » de SIMONNET et ROBEY, ni dans l'Hormonothérapie gynécologique de VARANGOT. Seule, Mme MORICART, dans son Hormonologie sexuelle humaine, indique incidemment que LOESER, au moyen d'implantations cristallines de testostérone, est arrivé à provoquer une pulsion sexuelle chez des femmes ménauposées. »

Expérimentation thérapeutique des sels de l'hormone mâle

En 1946, les bases statistiques de l'expérience thérapeutique de HIRTZ en la matière s'élevaient à 337 observations personnelles, en tout 33 gr. 70 de sels de testostérone utilisés.

Ces observations n'intéressent pas seulement de nombreux cas de troubles primaires ou secondaires de l'instinct ou de la sensibilité sexuelle, mais aussi des cas de femmes normales sur ce plan, dont l'indication à cette thérapeutique est toute différente; des femmes castrées et des femmes de tous âges entre 20 et 50 ans, et de fonctions ovariennes absolument diverses.

Par contre, HIRTZ a délibérément écarté de sa statistique tous cas de frigidités imputables à des causes psychiques ou affectives, et de dyspareunies dépendant d'affec-

tions douloureuses du tractus génital. Dans ces conditions, il a observé que :

« La stimulation de la pulsion sexuelle est l'effet le plus régulier et le plus puissant : dans 100 % des cas d'absence simple de désir et 90 % des cas de frigidité totale. »

Les résultats sont progressifs en cas de frigidité primaire, et rapides en cas de frigidité secondaire; fait très important, les réactions sont superposables chez la femme castrée. Chez la femme normale, l'augmentation du besoin sexuel est nette à partir de 60 à 80 mgr. par mois.

La sensibilité sexuelle est influencée tout aussi régulièrement (90 % des cas de frigidité, surtout primaire) mais moins spectaculairement que ne l'est la pulsion sexuelle.

Hirtz note, en outre, un fait important : « Chez la femme castrée frigide primaire, écrit-il, les effets ne se produisent qu'en associant le benzoate d'œstradiol — 3 à 5 mgr. par mois — à la testostérone. »

V. — L'EFFET APHRODISIAQUE DE LA TESTOSTÉRONE

Comment concevoir cet effet aphrodisiaque des sels de testostérone ? Et, même en supposant le problème résolu, y aurait-il lieu de dire que l'hormone mâle dépossède l'hormone femelle d'une de ses attributions essentielles ? Certainement pas, car la vertu aphrodisiaque des œstrogènes n'est plus très fermement défendue, quoique le geste thérapeutique correspondant demeure une réaction classique, un geste de l'habitude. Certes, nous ne prétendons pas nier le fait que, après castration, l'influence des œstrogènes sur l'instinct sexuel se compte au nombre des bienfaits opérés par la thérapeutique compensatrice ! Nous doutons seulement de l'efficacité des œstrogènes en tant qu'aphrodisiaques « systématiques ». Or, cet avantage, les

sels de testostérone le remportent : Hirtz nous l'affirme, et nous l'avons déjà rapporté plus haut, cet effet se fait ressentir chez la femme normale sous condition d'utiliser de 60 à 80 mgr. de substance par mois.

Discussion du « paradoxe »

Trois questions se posent d'autre part : tout d'abord, s'agit-il bien d'un effet aphrodisiaque ?

En second lieu, si oui, cet aphrodisiaque de choix peut-il véritablement être assimilé à l'hormone mâle elle-même ?

Enfin, dans le cas où cette assimilation doit être *admise*, pourquoi cette hormone synthétique se distingue-t-elle de la sorte des extraits testiculaires totaux ?

La première de ces questions mérite un intérêt tout particulier : l'effet — dit aphrodisiaque — de ces sels, ne relèverait-il pas tout bonnement de leurs propriétés toniques générales, de leur rôle euphorigène, vertus à propos desquelles l'accord, croyons-nous savoir, est unanime ? Il est certes délicat de répondre; cependant, nous connaissons d'autres toniques généraux, d'autres euphorigènes et des aphrodisiaques véritables ou réputés tels (phosphure de zinc, yohimbine, sans compter, évidemment, la folliculine), qui n'ont point d'effet comparable.

D'ailleurs, les femmes en témoignent tout autrement : une stimulation de leur activité générale, ou de leur « moral » ne les amène pas, dans le cabinet médical, à glisser un regard circulaire préalable, se rapprocher du médecin, baisser le ton et entamer, rougissantes, leur confidence. Si, en revanche, la femme est prévenue de l'effet aphrodisiaque du traitement dont elle est l'objet ou, à plus forte raison, si elle espère de ce traitement ce même effet, son témoignage perd de sa valeur, car un vulgaire médicament tonique ou euphorigène, agissant

comme un facteur psychothérapique subjectif, pourrait la conduire aux mêmes constatations.

Mais, par contre, le témoignage spontané d'une femme surprise de cet effet inattendu, quel puissant argument en faveur du pouvoir aphrodisiaque des sels de testostérone !

Et c'est d'ailleurs la répétition de ces témoignages, leur constance qui fit s'interroger Hirtz en 1936-1937, alors qu'il attendait en vérité tout autre chose des traitements qu'il avait entrepris.

Ne s'agirait-il pas, comme l'avancent certains contradicteurs, d'une activation des échanges énergétiques ? La différence ici avec l'hypothèse précédente n'est pas si grande qu'on n'y puisse répondre par les mêmes arguments. En tout cas, l'influence des sels de testostérone sur le métabolisme basal ne paraît pas devoir retenir l'intérêt des auteurs; elle semble se confondre avec celle des extraits testiculaires dont, écrit Simonnet avec Robey, dans les « Androgènes », la spécificité est discutée, les substances les plus diverses pouvant l'exercer ».

Quant à Marañon, il en témoigne de la façon suivante :

«Les hormones génitales ont une action modérée sur le métabolisme basal : l'hypofonction génitale s'accompagne d'hypométabolisme. Dans les états hypergénitaux, le comportement du métabolisme est douteux .»

L'effet aphrodisiaque des sels de testostérone s'affirme donc comme un fait expérimental indéniable.

Si l'on montre en outre combien cette constatation se montrait gênante, trouble-fête, désorganisant la théorie bien ordonnée de l'hormonologie sexuelle de l'époque, et combien elle dut être repoussée et vérifiée, sa révélation actuelle peut témoigner de la force et de la constance avec lesquelles elle s'est imposée.

Autre question d'importance : cette substance aux propriétés aphrodisiaques que sont les sels de testostérone peut-elle véritablement être assimilée à l'hormone mâle elle-même ? Nous l'avons déjà dit, Butenandt et Ruzicka, qui l'ont créée, l'affirment. Toutefois, le problème doit encore être envisagé, car l'inégalité d'action des différents sels et surtout la manifestation de leur pouvoir aphrodisiaque, conduisent certains à supposer que les sels d'hormone synthétique ne seraient que substances chimiques apparentées de loin à la testostérone de l'économie ou même totalement différentes de celle-ci.

Nous n'avons pas connaissance que de semblables restrictions aient jamais été faites à propos de l'hormone femelle synthétique. Aussi bien les objections se centrent-elles le plus souvent autour d'un lieu commun : dans les sels des testostérone, il y aurait un complexe chimique surajouté provenant de l'estérification, et que l'on fait responsable des effets dits paradoxaux.

Dans l'organisme, l'acétate et le propionate de testostérone se trouvent saponifiés. Le testostérone agit comme base, et l'hormone non estérifiée assure des effets semblables à ceux de l'acétate et du propionate.

La salification a pour rôle de ralentir la résorption du principe actif quand on utilise les ampoules injectables. En outre, l'activité du propionate de testostérone est de beaucoup supérieure à celle de l'acétate ou de la base libre. Mais, en règle générale, la salification élève notoirement l'activité de l'hormone.

Quant au radical acide considéré en lui-même, on ne peut assurément lui enlever tout effet; c'est ainsi que l'acétate s'est révélé plus sédatif que le propionate (1). Hirtz signale à ce propos que son expérience l'a conduit

(1) Communication personnelle due à l'obligeance de M. le Docteur Brun, des Laboratoires Roussel.

à réserver l'acétate aux affections gynécologiques qui comportent dans leur tableau un état congestif apprécable.

Mais quoiqu'il en soit, ces nuances mises à part, l'effet aphrodisiaque se vérifie aussi bien à partir de la base libre que des différents sels devenus aujourd'hui d'un emploi extrêmement courant : l'acétate, le propionate de testostérone, et la méthyl-testostérone.

Activité générale de la testostérone

Car le sens de l'activité du produit ne change pas pour autant. Les sels de testostérone nous paraissent seulement représenter une forme plus métabolisée, plus directement assimilable que l'hormone extractive, mais les propriétés fondamentales demeurent les mêmes.

Chez l'animal châtré, ils entraînent la régénération des caractères sexuels secondaires : crête et barbillon chez le chapon.

Chez l'animal impubère, ils précipitent l'apparition des phénomènes sexuels secondaires. Injectés chez la femelle, ils produisent le développement des caractères viriloïdes, inclusivement l'hypertrophie du clitoris (Hamilton, Lacassagne et Coll). Ils empêchent l'apparition des cellules de castration dans l'hypophyse du chapon. Aux très fortes doses, ils provoquent le développement testiculaire de l'animal, mais avec la contrepartie d'un retard considérable du développement satural et pondéral, et l'apparition d'un état cachectique (Hirtz), semblant provenir d'une sidération de l'hypophyse, consécutive à l'emploi de doses « saturantes » d'hormone mâle.

Hirtz, dès 1938, schématisa très judicieusement ces résultats de la façon suivante :

Les sels de testostérone assurent :

a) Des effets de substitution ou de suppléance en cas d'insuffisance testiculaire;

b) Des effets de régulation (stimulation ou inhibition) sur les sécrétions hypophysaires non seulement gonadotropes, mais aussi somatotropes et métaboliques.

Tous les troubles de la série hyperfolliculinique sont combattus par ces sels plus efficacemnt encore que par l'hormone pure : mastopathies, fibromes, anomalies menstruelles; de même la frigidité des hyperfolliculiniques, et l'adénome prostatique.

Chez l'homme, outre cette dernière indication, on a signalé un effet stimulant, à l'époque de la puberté, sur la croissance staturale (Lesne, Launay, Roge). Mais il arrive de constater l'inverse : freinage de la sécrétion somatotrope de l'hypophyse et arrêt de la croissance.

Nous estimons que ces deux résultats extrêmes peuvent se justifier par les doses respectives du produit utilisé. « Des doses faibles d'androgènes, écrit Simonnet, sont inefficaces ou peuvent exciter la croissance; les doses fortes au contraire, ralentissent la croissance, peut-être par action hypophysaire ». Nous croyons, quant à nous, que la dose stimulante vis-à-vis du principe somatotrope de l'hypophyse est encore inefficace envers le tractus génital, tandis que la dose efficace vis-à-vis du tractus détermine un blocage et une inhibition hypophysaires (arrêt de la sécrétion somatotrope).

De toute façon, chez l'insuffisant génital prépubère, le développement de la verge et des testicules est rapidement entraîné, le déplissement du scrotum, l'apparition et le développement de sa pilosité propre, de la pilosité suspubienne et axillaire, attestent l'activité de la thérapeutique dans le domaine des phénomènes sexuels évolutifs, spécifiquement dévolus à l'hormone mâle.

Pour Hirtz, chez l'adulte, la thérapeutique par l'hormone synthétique s'avère incapable d'exercer une action de stimulation sur des testicules insuffisants, mais subvient avec la plus grande efficacité aux besoins d'une sé-

crétion testiculaire diminuée. A l'âge adulte, son rôle se borne à un effet palliatif de compensation ou de suppléance vis-à-vis de la fonction des gonades.

Il semble bien en effet que l'hormone mâle reste impuissante à stimuler le fonctionnement des testicules, une fois ceux-ci entrés en activité endocrine, tandis qu'elle continue de se montrer efficace sur le plus grand nombre des récepteurs génitaux. Ceci est d'ailleurs parfaitement logique, son rôle n'étant nullement d'influencer le testicule dont elle est un simple produit.

Aussi, Hirtz conseillait-il avec raison de s'adresser à l'hypophyse, quand il convient de stimuler les testicules, et d'utiliser plutôt les gonatropes et les extraits hypophysaires.

Quant au pouvoir aphrodisiaque, il est capital de faire remarquer que cet accroissement de la libido ne s'accompagne pratiquement jamais d'inversion de l'instinct sexuel, chez la femme de mœurs hétérosexuelles normales.

En revanche, l'instinct sexuel ainsi accru tend à s'apparenter à l'instinct sexuel masculin, en ce sens qu'il s'exerce sous une forme impulsive, agressive, « obligatoire » en quelque sorte, si bien qu'assez fréquemment, dans les cas d'isolement sexuel, et à l'occasion de dispositions psychiques particulières, la malade en arrive à s'adonner à la masturbation clitoridienne.

Testostérone et extraits organiques mâles

Dans l'ensemble, les sels de testostérone satisfont pleinement le thérapeute, en exerçant des effets parfaitement orthodoxes, parfaitement conformes aux vues théoriques que l'on a du rôle de l'hormone mâle dans l'organisme; dans ce domaine-là, points d'effets anarchiques ou aberrants qui puissent découler de sa fabrication chimique, mais au contraire une action nettement spécifique, beau-

coup moins ambosexuelle que les extraits organiques dont l'utilisation, actuellement, se réduit aux thérapeutiques d'entretien ou de portée psychothérapique. Reste, évidemment, l'effet aphrodisiaque; personnellement, nous entendons le concevoir comme un effet physiologique normal de l'hormone mâle, mis en lumière par le produit pur, spécifique et puissant que sont les sels de testostérone.

Les critères distinctifs de ces deux produits semblent être le développement de la verge, que le propionate influence de façon remarquablement supérieure, et, en second lieu, l'hypertrophie prostatique, contre laquelle le propionate encore remporte d'excellents résultats; enfin, un fait d'une importance considérable à nos yeux, à savoir que les bons extraits organiques sont capables d'effets stimulants vis-à-vis de l'organe homologue, tandis que l'hormone reste là impuissante.

L'utilisation pratique de la testostérone appelle une révision des théories classiques sur les corrélations hormonales de la sexualité.

Avant de tenter d'interpréter rationnellement les effets aphrodisiaques des sels de testostérone, nous devons faire ressortir comment, dès 1936, l'utilisation courante de l'hormone synthétique mâle par les médecins recentre le problème de la sexualité, envisagé sous l'angle de l'endocrinologie.

L'apparition, sous cette forme, d'une hormone mâle active, devait mettre un frein sérieux à un certain nombre de délires collectifs d'interprétation; voilà qu'il faut de nouveau compter avec une certaine part de spécificité hormonale; le sens des influences morpho-génétiques du nouveau produit est trop caractéristique pour qu'on puisse le nier. Certes, il arrive encore, rarement, que l'on constate des réactions paradoxales chez certains sujets; cela peut

être dû au fait que les indications posologiques de l'hormone sont encore mal établies, en fonctions de syndromes-types, et non, comme elles devraient l'être, en fonction de chaque cas pathologique particulier, et de chaque individualité physiologique. Même si le thérapeute poussait le scrupule jusqu'à définir les rapports des fonctions androgènes et œstrogènes de chaque sujet, afin d'équilibrer sa thérapeutique, de l'ajuster aux besoins de l'organisme, les moyens de dosage dont il devrait user pour cette exploration, l'induiraient en erreur profonde, ainsi que nous l'avons fait ressortir au début du présent ouvrage.

Considérons le cas d'un homme adulte dont les fonctions testiculaires sont devenues soudainement déficientes. Son état pourrait justifier la prescription d'hormone mâle par faibles doses réitérées, susceptibles d'exercer un effet stimulant sur la fonction endocrine de ses glandes. S'il lui est administré malencontreusement des quantités massives de la même hormone, quantités qu'il conviendrait de réserver à un cas d'insuffisance testiculaire primaire, au titre de cure hormonale palliative, il est bien certain que les résultats risquent de se montrer paradoxaux, en entraînant un affaiblissement plus grand encore de la fonction passagèrement défaillante à l'origine.

Dans ce cas, en effet, le blocage de la fonction gonadotrope consécutif à la saturation hormonale réalisée, aura entraîné un affaiblissement plus marqué encore d'une sexualité défaillante et la révélation des caractères sexuels secondaires du sexe opposé.

Dans le cas réciproque, l'impuissance des faibles doses à compenser une sécrétion de tous temps insuffisante, conduira de la même façon le malade dans l'état d'intersexualité. Alors, s'apercevant qu'après avoir utilisé de l'hormone mâle, on recueillait une féminisation plus accusée encore, certains crieront au paradoxe, d'autres

concluront à la non-spécificité de l'hormone mâle, à son ambosexualité.

VI. — FOLLICULINE ET TESTOSTÉRONE

Le sens, quelque peu équivoque parfois, des effets obtenus expérimentalement par les auteurs, à partir d'injections de l'une ou de l'autre des deux hormones sexuelles primordiales, et aussi à partir d'injections combinées de ces deux hormones, avait contribué à donner un relief singulier aux théories de l'ambosexualité hormonale.

Nous avons vu quelle part il convient de réserver de nos jours à ces vues souvent par trop absolues, et que les hormones sexuelles conservent une spécificité partielle indiscutable.

Cependant, sans abonder dans les voies des théories ambosexuelles, il convenait de retenir de ces faits, certains, patents, que les hormones, tout en se montrant susceptibles d'exercer entre elles des effets antagonistes, rendent compte bien souvent d'une activité de sens parallèle, et nous avons alors utilisé à dessein les deux expressions suivantes :

« action synergique », « action complémentaire »

Ne nous attardons pas à disséquer les nuances scrupuleuses qui distinguent synergie hormonale et ambosexualité hormonale. Croyons plutôt qu'elles résident surtout dans la réserve morale où les usagers du terme synergie se retranchaient vis-à-vis des partisans de l'ambosexualité.

Cette réserve, en vérité, était à ce point judicieuse que le concept d'action synergique peut nous servir aujourd'hui à étendre, à partir de lui, la connaissance que nous avons des relations qui rattachent la folliculine à la testostérone.

Mais considérons plutôt les faits :

Le mélange hormone mâle + folliculine, injecté à des animaux castrés, provoque :

— Chez les femelles, des effets tout simplement comparables à ceux de l'œstrone injectée seule;

— Chez les mâles, des résultats uniquement imputables à l'hormone mâle;

— Chez le rat et le cobaye castrés, d'autre part, l'augmentation du poids de la prostate et des vésicules séminales est plus forte quand on administre simultanément de l'œstrone et de la testostérone, que pour la même quantité de testostérone seule (Simonnet).

L'activité de l'hormone mâle chez le rat castré est remarquablement accrue par l'administration simultanée de folliculine.

Ces premiers arguments de l'expérimentation vérifient jusque-là pleinement le concept de synergie hormonale.

Il n'en est plus exactement de même si l'on fait valoir que chez la femelle castrée du rat, en revanche, l'injection du mélange hormonal n'accroît jamais l'activité de la folliculine.

Et dès cet instant, il semble que l'on est autorisé à juger que le terme de synergie se démontre insuffisant, et qu'il est nécessaire d'étendre et de préciser sa compréhension.

A la vérité, la folliculine agirait bien plutôt comme un « mordant » vis-à-vis de la testostérone, et le sens de ces rôles hormonaux paraît irréversible : l'œstrone n'a pas besoin de testostérone pour assurer ses fonctions physiologiques, cependant que celle-ci semble nécessiter l'imprégnation préalable de ses récepteurs par la folliculine.

En réalité, cette connaissance n'est pas nouvelle en tant que présomption. Simonnet notait en effet dans les « Androgènes » :

« Chez le mâle en particulier, la synergie entre les androgènes et les œstrogènes paraît indispensable au niveau du tractus génital, où l'action complémentaire des

œstrogènes réaliserait une sorte de « mordançage préalable. »

L'opinion de Simonnet est certes explicite, mais il est cependant intéressant de faire remarquer que G. Hirtz encore, tout à fait séparément, guidé par la seule expérimentation thérapeutique humaine, en arrivait lui-même à des conclusions identiques.

On remarque en effet que la testostérone se montre plus rapidement efficace dans un organisme dont la fonction œstrogène demeure active, mais sans excès, que dans un organisme chez lequel cette fonction a tari.

Quant aux extraits orchitiques, qui représentent la forme primitive par excellence du traitement hormonal mixte (testostérone et folliculine), leur activité reste supérieure à celle de la testostérone pure dans les organismes privés de folliculine (femmes castrées en particulier).

Il est évident que, sur ce dernier point, l'existence des sources extragonadales de folliculine, qui ne sauraient tarir parce que les ovaires ont été extirpés, surtout lorsque l'utérus a été conservé, nous incite à la plus grande circonspection.

En règle générale, l'effet aphrodisiaque se révèle nettement moins contingent à la présence de folliculine que l'ensemble des effets classiques de la testostérone. Il nous apparaît par là comme un effet dissocié, quoique physiologique, de cette hormone. Et nous ne craignons pas d'exprimer dès maintenant l'hypothèse qu'il constitue le lien, enfin saisissable, qui rattache l'organisaton endocrinienne de la sexualité à son organisation neuro-psychologique.

Mais revenons-en maintenant à l'action de fixation complémentaire qui unit folliculine et testostérone; si nous estimons devoir renoncer au terme de synergie au profit de celui de fixation complémentaire, c'est que synergie évoque trop, à notre sens, ambosexualité, neutralité hormonale. C'est aussi — et c'est surtout — que ce terme ne rend compte, en aucune façon, de ce que l'une

des deux hormones sexuelles primordiales, la testostérone, nécessite toujours son substratum physiologique, qui est la folliculine, cependant que celle-ci (dans la mesure où elle est bien une hormone sexuelle) n'exige jamais rien de semblable de la part de l'hormone mâle.

Déjà, nous concevons les positions respectives des deux hormones dans le temps, et nous nous trouvons conduits à envisager que des deux, la testotérone serait la seule hormone sexuelle véritable puisqu'elle est le principe définitif, dont la folliculine n'est qu'un simple sensibilisant tissulaire.

Et le moment est enfin venu d'expliquer pourquoi nous avons tenu à exposer si longuement les théories sexuelles de Marañon; en se les rappelant, on voit immédiatement en effet comment il est possible d'appliquer nos conclusions aux vues de l'auteur espagnol; chez la femme, la testostérone équilibre la folliculine dans des proportions données; elle participe en outre de la même façon à une fonction commune et identique dans les deux sexes : la libido. Chez l'homme, elle déborde largement la folliculine qui lui sert, comme chez la femme, de sensibilisant au niveau des tissus; si elle vient à manquer, la fonction folliculinique, qui est une fonction de base, ramène l'organisme à son point de départ, base morphologique uniforme, qui est le stade féminoïde, que Marañon a si parfaitement décrit.

En effet, chez l'homme sexuellement normal, l'administration de doses efficaces de folliculine détermine :

1° La féminisation;

2° La disparition de sa pulsion sexuelle.

Cela nous explique que la sexualité de l'homme semble littéralement « accrochée » à la sécrétion de testostérone gonadale ou extragonadale, face à la sécrétion physiologique de folliculine. Qu'il nous soit permis de présenter une comparaison quelque peu grossière mais cependant significative : la sexualité de l'homme pourrait être com-

parée à un avion dont les ailes seraient représentées par la testostérone et l'air qui le supporte, par la folliculine.

Par opposition, la sexualité de la femme n'est nullement contingente à la folliculine dans les mêmes proportions : la femme castrée reste une femme apparemment normale.

Cela nous explique aussi certains échecs, dans des cas cas d'eunuchisme chez l'homme, de la testostérone employée à toutes les doses : Il eût simplement suffi d'administrer à temps et à doses utiles, la folliculine qui pouvait manquer à ces organismes au même titre que l'hormone mâle.

Afin de montrer combien la folliculine sensibilise les organismes à l'action de la testostérone, et surtout à celle du propionate de testostérone, dont nous avons déjà dit qu'il nous paraissait représenter la forme la mieux métabolisée de l'hormone mâle, qu'il nous suffise de reproduire ici la partie suivante d'un tableau emprunté à Simonnet et Robey dans leur ouvrage « Les Androgènes » :

PRODUITS UTILISÉS	Hormone mâle administrée seule	Combinaison avec 600 U. I. de FOLLICULINE	Renforcement de l'action
TESTOSTERONE.	40 γ	5 γ	8
ACETATE de TEST.....	20 γ	3 γ	env. 7
PROPIONATE DE TEST..	40 γ	1 γ	40

L'addition de folliculine à une quantité donnée de propionate de testostérone multiplie par 40 l'activité de cette hormone, par 7 celle de l'acétate, et par 8 celle de la testostérone-base. En même temps qu'ils démontrent la réa-

lité et la portée de la fixation complémentaire, ces coefficients vérifient la supériorité expérimentale et thérapeutique du propionate de testostérone sur les autres formes utilisables de l'hormone mâle.

Il vient donc tout naturellement à l'esprit de proposer l'utilisation, en thérapeutique, des associations hormonales de folliculine et de testostérone. En le faisant, nous nous rendrions coupable d'un manque flagrant d'originalité : cette combinaison thérapeutique est en effet réalisée quotidiennement, le plus souvent de façon empirique, par le plus grand nombre de praticiens.

Cependant, théoriquement et expérimentalement, l'entreprise se justifie, mais en pathologie humaine, le problème est tout autre. Quand on cherche à doser des rations hormonales, les tâtonnements thérapeutiques, qui doivent être aussi limités que possible, afin de ne pas nuire, sont déjà extrêmement délicats lorsqu'il convient d'apporter de façon profitable et judicieuse un seul produit hormonal à un organisme donné; ils le seraient bien plus encore s'il s'agissait de définir les proportions des deux hormones entre elles, adaptées à chaque cas particulier. Dans des interventions aussi minutieuses, nos moyens actuels d'estimer les besoins en hormones demeurent par trop indirects et, répétons-le, inexacts.

Nous ne parlons pas, évidemment, des associations dans une proportion fixe, « standard », pour ainsi dire, d'hormones sexuelles, le mélange pouvant être utilisé de façon systématique pour tous les sujets justiciables de l'hormonothérapie sexuelle. Une telle façon de procéder correspondrait, pensons-nous, au comble de l'hérésie. Elle constituerait surtout un défi à l'esprit même de l'endocrinologie thérapeutique, qui entend agir en utilisant des éléments hormonaux simples et distincts.

Expérimentalement, certes, il est possible d'émettre un chiffre moyen sur les proportions de la combinaison folli-

culine-testostérone; on sait en effet que chez l'animal l'action œstrale d'injections de folliculine est freinée par l'acétate de testostérone dès que le poids de celui-ci devient 25 fois plus élevé que le poids de l'œstrone (Simonnet).

Mais, comme il est préférable d'utiliser le propionate, ce coefficient pondéral mérite d'être converti de façon à correspondre à ce sel. Il est vraisemblable, d'autre part, que la neutralisation de l'action œstrale doit correspondre à la zone où débute l'action sensibilisatrice et complémentaire de la folliculine.

Chaque fois qu'il conviendra d'équilibrer une hyperfolliculinie, on devra par conséquent s'adresser à la testostérone pure; par contre, on ne devra pas omettre de fournir à l'organisme des quantités convenables de folliculine chaque fois que celle-ci fait défaut et que, cependant, l'indication de la testostérone s'impose.

Mais nous ne croyons pas qu'il puisse être profitable d'utiliser de façon systématique un mélange hormonal dosé une fois pour toutes en fonction des proportions qui se démontrent les plus actives, expérimentalement, chez l'animal. Physiologiquement, il ne peut pas s'agir d'une simple conjugaison hormonale s'exerçant sur le plan biochimique, mais plus certainement d'un phénomène qui s'opère en deux temps distincts, dont l'imprégnation préalable des récepteurs hormonaux par l'agent sensibilisant est le temps fondamental.

Et c'est bien ce mordançage préalable que Simonnet et Robey chez l'animal, Hirtz en thérapeutique humaine, avaient parfaitement saisi, qui doit justifier notre réserve vis-à-vis des mélanges hormonaux de taux fixe.

Comme conséquence pratique de cet ensemble de considérations, il résulte que les extraits organiques sélectionnés doivent être levés de l'indignité où leur ancienneté dans la thérapeutique les a conduit aux yeux de

certains praticiens. Car nous sommes à même maintenant de comprendre qu'ils réalisent le mélange hormonal le plus physiologique possible. Par les substances prémonales qu'ils apportent, ils permettent à l'organisme de se ravitailler selon ses besoins, en temps voulu, tout en stimulant la fonction homologue. Ainsi peut se réaliser d'abord l'imprégnation folliculinique, puis l'apport de testostérone auprès des récepteurs.

N'oublions pas enfin que l'endocrinologie sexuelle, loin d'être un compartiment de la pathologie générale, en est le pôle supérieur, et la sous-entend tout entière.

Elle ne se centre nullement autour de la glande et de l'hormone, mais elle repose étroitement au contraire sur les cadres géants de l'organisation nerveuse et des phénomènes psychologiques de l'individu.

Par là elle déborde largement les ressources de l'expérimentation sur l'animal, elle devient une science spécifiquement humaine. Parce qu'elle se trouve située aux confins de l'organe et de l'esprit, elle est un des accès, mais combien secret, hélas, aux phénomènes de la vie elle-même (1).

VII. — DES CONSIDERATIONS NEURO-ENDOCRINIENNES AU PROBLÈME DE L'INSTINCT SEXUEL

Lorsqu'on se propose d'étudier les liens qui rattachent les phénomènes neuro-endocriniens et les phénomènes neuro-psychologiques dans le même problème de la sexualité, c'est tout naturellement sur le plan intermédiaire des phénomènes nerveux qu'il convient de se placer.

---

(1) Nous opposons ici arbitrairement vie à existence, considérant que la science moderne, si elle est parvenue à une connaissance avancée des phénomènes qui touchent à l'existence de l'être, reste impuissante à dévoiler les mystères de la vie de cet être.

La participation du système nerveux à l'organisation sexuelle a été reconnue depuis plusieurs années comme tout à fait considérable.

Dans les précédents chapitres, nous nous sommes efforcé de mettre en relief les rôles respectifs tenus dans l'organisme par chacune des principales hormones sexuelles. Nous avons fait ressortir l'importance de la testostérone en tant que facteur de l'instinct sexuel et de la libido. Les modalités de l'action et de la sécrétion de cette hormone nous ont permis de nous appuyer sur une théorie particulièrement intéressante de l'évolution sexuelle, à laquele elle s'intègre tout naturellement.

Nous entreprenons maintenant de faire valoir que l'instinct sexuel et la libido, aussi bien chez l'homme que chez la femme, utilisent des moyens excitateurs et des récepteurs biologiques et anatomiques primitivement communs, quoique de développement inégal; mais que d'autres facteurs, surtout psychologiques, inhérents à l'évolution humaine, concourent à masquer la véritable structure de l'organisation psychosexuelle de la femme, donnant ainsi l'illusion d'une constitution tout à fait particulière et spécifique du sexe.

Après les résultats que Brown-Séquard, à l'âge de 72 ans, avait constatés sur lui-même en utilisant un extrait testiculaire aqueux en injections sous-cutanées, la fortune s'était montrée favorable à la folliculine dont les auteurs s'employèrent à vanter à qui mieux-mieux certaines de ses propriétés les plus discutables, au nombre desquelles la fonction érogène. Et c'est ainsi que Steinach imaginait que cette hormone femelle était susceptible d'exciter les centres érotiques nerveux cérébro-spinaux. Freud, de son côté, la fait responsable de la mise en activité de l'érotisme vaginal après la puberté.

Mais de nos jours, si les auteurs se font de plus en plus nombreux à témoigner de la participation d'une

hormone sexuelle aux fonctions érotiques, ce n'est plus la folliculine qu'ils invoquent, c'est la testostérone.

Quel est le processus exact par lequel l'hormone mâle exerce ce pouvoir ? Nous en sommes réduits, sur ce point, à formuler des hypothèses. Certes, la stimulation des fonctions intellectuelles et physiques, l'euphorie et le mieux-être dont elle se rend responsable, sont autant de vertus agréées des classiques, et c'est même au nom de ces propriétés particulières que la testostérone s'est vue refuser la qualité de substance aphrodisiaque. Et cependant !... gageons que si Brown-Séquard avait expérimenté ces extraits sur lui-même 30 ans auparavant, alors qu'il pouvait se trouver en pleine activité sexuelle, il aurait reconnu d'emblée à la testostérone la qualité d'aphrodisiaque.

Car l'effet aphrodisiaque, qui repose sur un substratum psychologique essentiellement subjectif ne peut, du fait même de sa définition, être identifié comme tel par des sujets vivant en dehors, si l'on peut dire, du concours sexuel. Parce qu'il ne se mesure pas de façon objective, parce que nous ne possédons pas ce que l'on pourrait appeler plaisamment un « cupidomètre », nous ne pouvons le saisir qu'à travers le témoignage du patient, ce qui le rend contingent à l'analyse subjective de celui-ci.

Or, nous savons parfaitement qu'une érection isolée, même intense, qui survient en dehors de toute attente, qu'elle soit d'origine toxique ou secondaire à un traumatisme rachidien, essentielle ou thérapeutique, n'est nullement identifiée, subjectivement, comme une exaltation sensuelle, mais bien comme une sensation indifférente, parfois même inquiétante, et plus souvent comme une sensation de mal-être, une douleur sourde. Telles sont encore certaines érections survenant à l'occasion de dystonies neuro-végétatives paroxystiques, dont le point de

départ est bien souvent une indisposition gastro-intestinale aigüe.

Le tableau est le même chaque fois que l'érection survient sans le cortège des dispositions psycho-sensorielles qui, seules, peuvent lui concéder sa valeur particulière d'état voluptueux.

Aussi pensons-nous qu'il convient d'être très circonspects quand nous traitons d'éléments dont la dépendance subjective est aussi fondamentale. La question classique : « Vos érections sont-elles devenues plus nombreuses depuis le traitement ? », n'est nullement un critère démonstratif du pouvoir aphrodisiaque d'un médicament.

Chez les jeunes garçons qui sont souvent, à âge égal, beaucoup plus éloignés que les filles des préoccupations de la chair, les premières érections spontanées sont fréquemment cause d'effroi et de profonde inquiétude.

Quant à l'instinct sexuel, qui est surtout fait d'éléments inconscients, s'exprimant sous la forme d'entreprises de sens orienté, d'incidences particulières influençant l'activité générale de l'individu, nous le considérons en détail plus loin.

La stimulation aphrodisiaque par la testostérone pourrait être rapportée, semble-t-il, à l'excitation par l'hormone des centres sexuels mésocéphalique et lombaire. Mais comment concevoir les manifestations clitoridiennes qu'elle détermine parallèlement : hypertrophie, augmentation de l'érectilité et de la sensibilité de l'organe, sinon comme le résultat d'une action trophique de l'hormone ?

Sans préjuger en aucune façon de la participation respective aux fonctions érotiques, de ces excitations nerveuses et organiques, il est possible de mettre en lumière, à la suite de différents auteurs, le fait que le clitoris, qui centre en quelque sorte l'érotisme de la femme, étant un organe de dépendance masculine, se trouve justement

excité, de façon semble-t-il élective, par l'hormone mâle elle-même.

Le système érotique serait-il donc un système commun aux deux sexes et utiliserait-il chez la femme les mêmes hormones et les mêmes centres qu'il utilise chez l'homme ?

Nous le pensons, sans cependant l'affirmer.

Mais nous entendons bien insister sur le fait suivant : la testostérone et ses récepteurs de la zone érogène ne sont que facteurs de l'instinct sexuel et de la libido, et même, particulièrement chez la femme, facteurs lointains. « A notre avis, écrit Palmer — et cet avis est aussi le nôtre — les facteurs psychiques, positifs et négatifs, ont un rôle bien plus important que les facteurs physiologiques, car un seul facteur psychique négatif peut suffire à inhiber l'impulsion et l'orgasme. »

Mais cependant un fait demeure; c'est la congestion du clitoris et de son capuchon, ainsi que de la partie supérieure des petites lèvres qui est le point de départ du besoin sexuel chez la femme, et qui localise ce besoin. Cette sollicitation vulvaire est plus particulièrement clitoridienne : le clitoris n'est-il pas en effet l'organe d'élection de la masturbation féminine ?

Or, le développement, mais surtout l'érectilité et la sensibilité du clitoris se montrent étroitement dépendants de la testostérone.

« Les effets androgènes de la testostérone s'exercent au niveau des reliquats wolfiens tels que le clitoris et les glandes de Skeene; sous l'influence de l'hormone mâle, le clitoris peut être transformé en pénis. Par ailleurs, l'intensité de l'action androgène doit dépendre de la réceptivité des tissus wolfiens » (Simonnet).

Le développement de la taille du clitoris n'est pas à nos yeux l'élément capital, il est une réaction accompagnatrice, mais beaucoup moins importante que les deux

autres caractères. Il n'y a pas de rapports véritables entre les dimensions d'un clitoris et son érectilité, sa sensibilité.

« Quant au mécanisme de l'érection, il est identique chez la femme, écrit Palmer, à celui de l'érection masculine ».

« L'érection est indispensable à la volupté, elle est un chaînon nécessaire. L'attouchement des organes génitaux en dehors d'elle ne provoque pas de sensations voluptueuses et les sensations de contact sont même plutôt désagréables. »

Le nerf dorsal du clitoris se distribue au gland, au capuchon et à la partie supérieure des petites lèvres, il est au moins aussi volumineux que le nerf dorsal de la verge. La friction du gland clitoridien contre le dos de la verge en érection conditionne l'orgasme féminin. Il est bien évident, par conséquent, que l'état atrophique du clitoris diminue pour la femme les chances de jouissance.

Les états inflammatoires locaux, les lésions prurigineuses et, plus indirectement, les états de congestion pelvienne peuvent s'analyser chez la femme mariée comme autant de besoins impérieux de coït.

Du smegma peut se concréter sous le capuchon clitoridien et être la cause d'irritation génératrice de masturbation (Palmer).

Commandant cette « épine érogène » que sont le clitoris et les régions immédiatement avoisinantes, les centres nerveux sexuels sont représentés par un centre mésocéphalique, des centres médullaires et périphériques.

C'est en 1912 qu'Aschner démontra que l'ablation de l'hypophyse cause l'infantilisme. L'atrophie génitale chez les adultes est plus marquée si la partie du di-encéphale sus-jacente à l'hypophyse est en même temps lésée.

En 1932, Dohrn et Juulkmann ont admis l'existence, au niveau du di-encéphale, à côté des centres végétatifs supé-

rieurs, d'un centre sexuel primordial dont dépendrait en partie le fonctionnement de l'appareil génital.

Par ailleurs, nombre d'auteurs, parmi lesquels Camus et Roussy, tendaient même à déposséder l'hypophyse au profit du di-encéphale.

Mais sur le plan biologique, Zondek n'a pas pu mettre en évidence le pouvoir gonadotrope que Pighini avait découvert dans les extraits du tuber.

Quoique très vraisemblable, l'existence du centre nerveux sexuel di-encéphalique n'est encore nullement démontrée. Cependant l'autorité incontestée des auteurs qui tiennent cette existence pour certaine, nous suffit à l'admettre.

Le centre supérieur influe directement sur les centres médullaires lombo-sacrés. Roussy, par l'excitation électrique du cortex, détermine l'érection; cette excitation est comparable du processus physiologique des incitations psychogénétiques, qui se projettent sur le centre di-encéphalique, de la même façon que les stimuli apportés par la voie optique, la voie olfactive, et qui contribuent à mettre le centre en action. En même temps que le centre sexuel, la fonction gonadotrope de l'hypophyse antérieure est ébranlée et son incrétion augmente, pouvant ainsi passer aux yeux de nombreux auteurs pour la cause déterminante de l'érotisme.

Les centres régulateurs neuro-glandulaires de l'infundibulum déterminent à leur tour, comme le démontre Massermann, une modification vaso-motrice et sécrétoire dans divers organes, parmi lesquels la verge et le clitoris. La perturbation cénesthésique qui en résulte est à son tour renvoyée sur le cortex, où elle se reflète comme un phénomène conscient, entraînant nombre de représentations imaginatives; puis elle revient renforcer les centres neuro-glandulaires de la région hypophyso-tubérienne, de telle sorte que se constitue un cycle de surenchères où les élé-

ments psycho-sensoriels d'une part, les éléments organiques et neuro-végétatifs d'autre part, renforcent leur action les uns sur les autres. La perturbation cénesthésique, en se réfléchissant sur le cortex, diffuse largement, en retour, jusqu'aux centres de la vie organo-végétative, entraînant l'émotion, les modifications respiratoires, tensionnelles, circulatoires et nerveuses.

On conçoit de la sorte que les dispositions érotiques puissent éclore à la suite de l'excitation de l'un quelconque des différents pôles de cette organisation psycho-neuro-somatique.

Les seules représentations psychiques sont susceptibles d'entraîner la mise en train du cycle complet de ces phénomènes.

Les excitations sensorielles surtout optiques, tactiles et olfactives peuvent de la même façon jouer ce rôle moteur.

Enfin, les sensations cénesthésiques, qui se localisent au niveau des régions génitales, y sont également aptes.

Ce sont donc des éléments nerveux et psychiques qui composent la structure foncière de l'organisation érotique de l'homme et de la femme. Les hormones sexuelles et particulièrement, nous l'avons dit, la testostérone, influent certes considérablement dans les processus érotiques, d'abord en développant les épines organiques que sont clitoris et verge, ensuite en les entretenant. On sait en effet que la testostérone rétablit le pouvoir érectile chez les rongeurs castrés et hypophysectomisés (Hamilton). De fortes doses déterminent le priapisme chez le rat entier.

Que penser, par ailleurs, de l'expérience de Steinach qui démontre le pouvoir érogène des extraits médullaires prélevés sur l'animal en rut ? Devons-nous, avec cet auteur, l'interpréter comme une preuve de la neurocrinie ? Devons-nous admettre cet acheminement hormonal par la

voie nerveuse ? Nous ne le pouvons pas; cette expérience démontre certes, de façon certaine que les centres nerveux, à l'ocasion du rut, revêtent un pouvoir érotisant, mais ce pouvoir peut tout aussi bien correspondre à une polarisation nerveuse spécifique qu'à un transit d'hormones au travers des centres.

Nous devons en outre faire une réserve d'importance quant à cette expérience classique : en admettant en effet qu'il s'agit bien d'un transit hormonal par voie nerveuse, nous devons nous garder d'étendre à l'homme ce qui se démontre exister chez la grenouille, tout au moins dans ce domaine très particulier des phénomènes neuro-endocriniens.

En effet, Beach a démontré expérimentalement que, dans le comportement sexuel des espèces animales inférieures, les phénomènes hormonaux sont tout à fait prédominants : les lésions expérimentales des centres nerveux n'influent en rien sur ce comportement. Même les ablations les plus considérables demeurent inopérantes. Cependant, plus on avance dans la hiérarchie des espèces animales, plus les phénomènes nerveux revêtent d'importance, tandis que l'élément hormonal devient de plus en plus secondaire.

C'est pourquoi nous nous devons d'être extrêmement réservés dans l'interprétation de l'expérience de Steinach, du point de vue de l'espèce humaine.

Peu nous importe, d'ailleurs, que les hormones transitent ou non par les tissus nerveux; ce que nous entendons retenir, par contre, c'est que l'érotisme utilise chez l'homme et chez la femme, les mêmes ressources biologiques et anatomiques. La différence fondamentale, sur ce plan, entre les deux sexes, est la suivante : Tandis que l'érection pénienne (en acte ou même en puissance) détermine une impulsion proportionnée à sa potentialité, la modestie par contre de l'activité clitoridienne ne déter-

mine habituellement pas un érotisme d'ordre impulsif, mais bien plutôt une aphrodisie d'expectative qui définit bien le rôle relativement passif qui est primitevement dévolu à la femme dans la cour d'amours : « Le besoin érotique, écrit Palmer, est chez la jeune fille normalement moins impérieusement perçu et moins bien identifié par la conscience que chez le jeune homme. »

Elément mobile, libre, non contingent, irresponsable dans l'œuvre de chair, l'homme primitif est mû par son instinct sexuel et se trouve conduit par son impulsion à des copulations épisodiques qui correspondent à des besoins paroxystiques.

La femme primitive par opposition, est rivée au sol par sa nature, par ses menstruations régulières, ou par les grossesses sucessives, par l'allaitement, et toutes les servitudes maternelles, qui lui interdisent les entreprises aventureuses auxquelles l'homme se complait.

Fixée, contingente, responsable par l'enfantement, elle reste exposée de façon permanente à l'assouvissement égoïste et fugitif des passions masculines.

Cependant, son expectative n'est point indifférente, car elle possède un instinct sexuel et une pulsion sexuelle particuliers, tout en statique, par opposition à ceux — dynamiques — du mâle.

Mais, afin de mieux juger de ces variantes de l'impulsion sexuelle, il convient de s'en rapporter à l'étude des premières manifestations spontanées de cette impulsion dans chaque sexe. Nous pourrions de la sorte la considérer en elle-même, séparée du capital des représentations psychiques qui se mêlent obligatoirement à elle par la suite, dès que s'est accomplie l'initiation sexuelle.

Ainsi, il apparaît clairement que les premières activités sexuelles chez le jeune homme et chez la jeune fille, considérés autant que possible en dehors des influences sociales (éducation, émulation, contraintes, etc...) rendent

compte d'une impulsion de degré très différent chez chacun d'eux : épisodique et paroxystique chez le garçon, susceptible même de le déterminer à des actes agressifs et violents, plus continue et moins intense par contre chez la jeune fille, statique comme nous l'avons déjà dit plus haut, incapable de l'amener à des actes provoquants, mais entraînant seulement le plus souvent une activité imaginative continue, ce qui constitue un mode mineur de l'amour entreprenant du jeune homme.

« Le désir de copulation, écrit Palmer, est généralement absent chez la vraie jeune fille, dont le vagin est absolument silencieux; par contre, le clitoris semble avoir retrouvé sa sensibilité spécifique et la recherche plus ou moins consciente du plaisir clitoridien est loin d'être exceptionnelle, amenant beaucoup de jeunes filles à une reprise intermittente de la masturbation, quand l'instinct de détente devient plus fort que les inhibitions de l'éducation.

« Mais la différence la plus notable, écrit encore Palmer, réside dans le fait que la sexualité, sans être pour l'homme comme on l'a dit parfois, une « fonction de luxe », ne tient qu'une certaine part dans sa vie. tandis que pour la femme, elle constitue vraiment toute sa vie. Cette différence tient à des causes physiologiques (sexualité plus diffuse, fonction maternelle) et à des causes culturelles et psychiques (éducation, identification maternelle). »

Dans les sociétés civilisées de tous les temps, les contraintes apportées par l'éducation et les disciplines sociales aboutissent à l'inhibition de l'impulsion, à son refoulement, et fréquemment engendrent les procédés de suppléance, la masturbation en particulier, quand ce potentiel accumulé ne trouve pas à s'épancher sous les formes d'une dérivation psychique ou mieux physique, en l'espèce une activité physique ou intelectuelle soutenue.

VIII. — L'INSTINCT SEXUEL ET SON DEVENIR SOCIAL

Dans ses études de psychologie sexuelle, H. Ellis a fait une critique des plus judicieuses des différentes formules par lesquelles les auteurs ont tenté de définir l'instinct sexuel.

Celle du Docteur et Mme Peckham se fonde sur l'observation des guêpes solitaires. Lloyd Morgan l'approuve et la développe en la modifiant quelque peu, si bien qu'on aboutit de la sorte à la définition suivante : « Groupes compliqués d'actions coordonnées, qui lors de leur occurence première, sont indépendantes de l'expérience; qui contribuent au bien-être de l'individu et à la préservation de la race; qui sont dues à la coopération de stimuli intérieurs et extérieurs; qui sont accomplies de manière semblable par tous les membres du même groupe plus ou moins restreint d'animaux, masi qui sont sujettes à variation et à modification subséquente sous la direction de l'expérience. »

Havelock Ellis admet que cette définition des instincts en général convient de façon satisfaisante à l'instinct sexuel en particulier. Lui-même proposait une formule plus concise en écrivant : « L'instinct sexuel renferme tous les phénomènes neuro-psychiques de reproduction que l'homme partage avec les animaux inférieurs ». Mais cette affirmation, qui veut donner une idée de la compréhension générale du terme, ne saurait pour autant en constituer une définition.

Cette large compréhension que H. Ellis prête au terme instinct sexuel nous semble peu satisfaisante, parce qu'elle paraît identifier tous les phénomènes neuro-psychiques de la pulsion sexuelle et de la libido à l'instinct sexuel lui-même.

Or si nous admettons avec M. et Mme Peckham qu'il n'importe nullement que les actions complexes qui pro-

cèdent de cet instinct soient conscientes ou non, il nous semble néanmoins dificilement admissible que des actions conscientes, mais cette fois-ci volontaires, puissent lui être rapportées, car les activités neuro-psychiques de la phase dynamique de l'impulsion sexuelle et celles de la libido ressortissent indiscutablement à un mode d'action volontaire, et l'instinct sexuel n'est que l'amorce de ce processus dans lequel il ne se continue que de façon très accessoire.

La différence que font la généralité des auteurs quant à l'instinct sexuel antérieur à l'expérience et l'instinct sexuel postérieur à cette même expérience, nous paraît rendre compte, et de façon très explicite, de l'intervention des phénomènes conscients et des phénomènes conscients volontaires au sein des activités engendrées à l'origine par l'instinct.

Aussi longtemps que la conduite instinctive est identifiée par la conscience sans qu'il en résulte une intervention, dans un sens quelconque, de la volonté du sujet, cette conduite conserve sa signification primitive. Mais dès le moment où se produit l'intervention, aussitôt que les actes instinctifs sont exploités par le sujet, ou réfrénés ou volontairement exaltés, nous ne pouvons plus leur accorder leur valeur initiale, mais nous devons les considérer comme des acquisitions de notre connaissance.

Aussi doit-elle être bien réduite et difficilement identifiable la part du capital instinctif qui subsiste dans les activités des civilisés.

Faire de l'impulsion sexuelle tout entière un élément de l'instinct sexuel de l'être humain, et, mieux encore, y ratacher la libido, nous paraît excessif.

Pour user d'une image, nous pourrions dire que la phase dynamique de l'impulsion sexuelle et la libido, chez l'homme et chez la femme, sont tout aussi éloignées de l'instinct sexuel que l'est la clef de sûreté de l'ins-

tinct de conservation. Chez l'animal inférieur, certes, il est vraisemblable que l'instinct peut se sublimer en quelque sorte en se prolongeant au cours de l'acte sexuel, mais chez l'homme cette sublimation est très discutable, parce que les facteurs psychologiques interviennent dans une très large mesure, surtout chez le civilisé, en se substituant aux facteurs instinctuels.

Quoiqu'il en soit, considérer l'instinct en général, en distinguant ce qu'il est avant et ce qu'il devient après l'expérience individuelle, comme le fait Lloyd Morgan, nous paraît étriquer quelque peu le problème.

Notons que dans leur définition, M. et Mme Peckham n'envisageaient l'instinct que dans sa forme consciente ou non, antérieure à l'expérience. Mais le devenir de l'instinct après l'acquisition de l'expérience, demeure cependant une question du plus haut intérêt.

Toutefois, auprès de l'expérience individuelle, que Morgan considère, l'expérience collective nous paraît beaucoup plus fondamentale encore, et nous dirions aussi bien « l'expérience sociale ».

Car si le tout jeune enfant demeure quelque temps affranchi de l'une et de l'autre de ces expériences, donnant libre cours à ses instincts éélmentaires, l'adulte intelligent au contraire, qui, sur le plan du comportement sexuel, nous intéresse surtout, subit au plus haut point les influences individuelles, mais surtout sociales de l'expérience.

Et c'est justement la prise de position des collectivités sociales en face des instincts naturels de l'homme qui nous paraît être l'essence même des diverses civilisations qui émaillent le globe.

Neutralisation, exploitation rationnelle des instincts, discipline de la nature primitive de l'homme, telles sont les contraintes dont les religions surtout font la loi.

Ainsi, s'opposent l'Evangile, le Coran, le Talmud, qui constituent chacun un noyau de civilisation particulière. Parallèlement, se sont constituées des civilisations récentes, civilisations d'emprunt, comme c'est le cas pour les Etats-Unis d'Amérique.

Autant de civilisations, autant de morales, autant de consciences collectives.

Afin de montrer combien divergentes sont les conceptions morales dont les différentes civilisations se sont inspirées indépendamment les unes des autres, qu'il nous soit permis de citer Havelock *Ellis*, qui nous rapporte les mœurs de la tribu australienne Dieyeri, en empruntant à Samuel Gason son témoignage : « Les hommes et les femmes prennent part à cette danse, dans une position régulière, et la mesure leur est donnée par les sons de deux boomerangs entrechoqués. Certaines femmes battent la mesure de leurs mains entre leur cuisses. Des rapports sexuels par promiscuité suivent après la danse; la jalousie est interdite. »

De même le culte du Phallus, dans la Rome antique, ne s'apparente nullement à la décadence de l'Empire, mais il est au contraire un des éléments fondamentaux de la morale de ce temps.

Quant à l'homosexualité masculine, elle règne comme une institution sociale, de nos jours encore, dans des peuples de civilisation fort ancienne et dûment moralisée. C'est le cas en Afrique du Nord, et dans différentes parties de l'Orient. Si nous la condamnons, comme le font tous les peuples pénétrés d'influence chrétienne, et la considérons comme un commerce odieux, tout aussi coupable que l'anthropophagie, c'est seulement parce que notre civilisation, à base surtout de contre-sexualité, nous le commande.

Strominger écrit de la sorte dans sa « Psycho--physiologie sexuelle » :

« La morale changeant d'une époque à l'autre et suivant les régions, on est amené à penser qu'elle n'est pas une entité immuable, mais la résultante d'une opportunité. Beaucoup de peuples acceptaient cette anomalie sans penser un seul instant commettre une hérésie morale. L'antiquité helléno-latine a jugé tout autrement que nous l'homosexualité, et on attribue même à Solon : « Tu chériras un beau garçon, tant qu'il n'aura barbe au menton ».

Mais voici par contre, à propos des indigènes de Sumatra, les échos d'une civilisation primitive beaucoup plus proche, sur le plan moral, de notre civilisation chrétienne. C'est un récit de Marsden qui nous est rapporté par la plume de H. Ellis.

« Les boojong et les geddas (les jeunes gens des deux sexes) sont sévèrement tenus séparés, et les jeunes filles obtiennent rarement la permission de s'éloigner de leurs mères. »

La morale sociale, positive ou négative, parvient à se substituer à l'expérience de chaque individu; elle constitue dès lors pour eux une expérience toute faite, qu'ils subissent sans la bien comprendre.

Cet état est source fréquente de conflit entre l'individu et la société, et même — c'est le cas pour notre civilisation — quand la substitution de la conscience sociale à la conscience individuelle est parfaite, source de conflit mettant l'individu aux prises avec lui-même, son « moi » primitif contre son « moi » social.

En se substituant à la nature même de l'individu, la société « artificialise », si l'on peut dire, cette nature, et la chose est particulièrement sensible au sein de notre civilisation décadente actuelle.

L'émancipation de la femme, par exemple, qui est un stigmate certain et habituel de dégénéresscence sociale, correspond en réalité à un phénomène assez complexe.

En effet, en limitant dans la même mesure, pour les représentants de l'un et de l'autre sexe, les élans de l'instinct sexuel, les civilisations raffinées comblent en quelque sorte le fossé nécessaire qui doit séparer les deux sexes; elles féminisent l'homme et elles masculinisent la femme, en rendant uniformes leurs existences.

Le chemin vers l'intersexualité où nous sombrons est donc en réalité parcouru à moitié par la femme sous la forme de l'émancipation de son sexe, et à moitié également par l'homme, sous la forme, cette fois, d'un effondrement partiel de sa nature virile.

Mais ce qui se produit aussi, c'est que les qualités nobles de l'homme, celles par lesquelles il se distingue de l'animal le plus évolué, se retournent bientôt contre sa nature même.

Car l'intelligence et la raison humaines s'appliquent à discipliner les élans de cette nature, qui ne peut subsister sous une telle contrainte. Si bien que certaines civilisations contemporaines ont résolument promu l'instinct au rang d'institution sociale et le cultivent délibérément. Mais cependant pouvons-nous parler de civilisations à leur propos ? Car les deux éléments antagonistes nous paraissent en fait résolument inconciliables. Il n'en demeure pas moins vrai, cependant, qu'en dehors de son expérience propre et des influences sociales qu'il subit, et souvent en dépit d'elles, l'être humain normal se trouve sollicité en permanence par ses instincts dans le cours de sa vie quotidienne.

Ne considérons ici que l'instinct sexuel en nous réservant de juger ailleurs dans quelle mesure nous sommes en droit de l'individualiser parmi les instincts en général; mais cet instinct particulier ne peut mieux se saisir, à notre sens, que dans les activités extra-sexuelles, ou du moins celles qui paraissent l'être. C'est là en effet qu'il

s'exerce de la manière la moins subjective, tandis qu'il se trouve mêlé de façon inextricable aux facteurs psychologiques conscients et volontaires, au cours des activités dûment sexuelles de l'individu. L'instinct sexuel, en fait, doit influencer tout le comportement de l'homme et de la femme, non seulement leur comportement sexuel, mais aussi et peut-être surtout, leur comportement extra-sexuel. Il coordonne et il oriente les gestes de la vie ordinaire, leur concédant une portée et une signification particulières. Par ses procédés positifs et négatifs, directs et indirects, il conditionne l'unité caractérielle du sujet. Mais ce qui nous paraît surtout important, c'est qu'il est sans aucun doute un facteur fondamental de la détermination de l'homme à l'action et aussi de la discrimination et du choix. C'est grâce à l'instinct sexuel en effet que nous savons opter « d'instinct », comme l'on dit, pour l'une ou l'autre de deux solutions entre lesquelles notre seule raison est impuissante à déterminer notre option.

La meilleure preuve en est que l'on connaît de façon parfaite l'aboulie, l'irrésolution, le caractère hésitant et scrupuleux dés sujets dont l'instinct sexuel est particulièrement émoussé.

Et il n'échappera à personne que ces caractères rappellent singulièrement des incidences psychologiques assez typiquement féminines, rendant ainsi compte du fait que les différences entre l'instinct sexuel de la femme et l'instinct sexuel de l'homme sont, dans une certaine mesure, quantitatives.

Mais l'instinct sexuel agit aussi comme facteur déterminant de l'action, influençant favorablement cette chronaxie psychologique qui définit ce passage de la conception à l'entreprise, que l'on appelle communément esprit de résolution, esprit de décision.

Chez les individus dont l'instinct sexuel se montre défaillant, il se crée une sorte d'inhibition de cette faculté,

qui a peut-être sa source dans des complexes scrupuleux, mais qui n'en procède pas directement, parce que le raisonnement n'y participe habituellement pas. C'est en quelque sorte une rupture de contact entre l'être organique et l'être psychologique. On conçoit parfaitement combien cet état s'apparente aux défauts d'impulsion, non seulement sexuelle mais générale, que l'instinct sexuel conditionne dans une large mesure.

IX. — DE L'INSTINCT SEXUEL PARMI LES AUTRES INSTINCTS HUMAINS. - INTERDÉPENDANCE DES INSTINCTS

Est-il juste d'opposer l'instinct sexuel aux autres instincts de l'homme ? Se distingue-t-il vraiment d'eux ? Telles sont les questions que beaucoup ont agitées, arguant surtout de la ressemblance de l'instinct sexuel avec d'autres instincts élémentaires !

Tel Joanny Roux qui, dans sa « psychologie de l'instinct sexuel », compare celui-ci à la faim d'aliments et appelle « faim sexuelle » le besoin de coït que l'organisme ressent tout entier, de façon confuse mais généralisée, l'opposant à « l'appétit sexuel » qui serait, selon lui, un désir plus localisé.

Mais bien plus que cette ressemblance, ce qui nous frappe surtout, c'est le fait que l'instinct sexuel, quand il est combattu et activement refoulé, trouve souvent à s'exercer sous la forme de l'un quelconque des autres instincts élémentaires.

Citons par exemple la boulimie de certains vieillards, qui paraît une dérivation de leur instinct sexuel apparemment disparu.

Telles sont aussi certaines anorexies chez des adolescentes, survenant à la suite de chocs psychologiques

divers dans lesquels leur devenir sexuel se trouvait plus ou moins directement engagé.

Ce transfert, au profit d'instincts différents, de l'énergie sexuelle qui ne trouve pas à s'exercer sous sa forme louable, conduit à supposer qu'il doit s'agir là d'une énergie qui, coûte que coûte, doit être dépensée, sous une forme ou sous une autre.

A propos du refoulement des impulsions de l'instinct sexuel, Freud écrivait : « La pulsion réprimée ne peut disparaître sans compensation et la libido qu'elle contenait doit se consommer, soit en « sublimation » (sous forme d'intérêt scientifique, esthétique, moral ou religieux) soit en « oblation » (le renoncement prenant à l'égard d'un objet d'aimance une valeur d'offrande qui se transforme en satisfaction libidinale secondaire). »

Nous ne saurions plus être surpris dès lors de ce que les sujets qui étouffent leurs élans sexuels, les timides et les scrupuleux en particulier, présentent bien souvent des dérèglements systématisés de leur caractère ou de leurs instincts. Le résultat est d'ailleurs le même chaque fois que, sans être réprimé le moins du monde, l'instinct sexuel se trouve être pratiquement inexistant en apparence, comme c'est le cas dans les états d'indifférence sexuelle primaire.

Quant au caractère qui se trouve exalté par suite du déplacement, à son profit, de cette énergie inutilisée dans la sphère sexuelle, il peut être essentiellement variable.

C'est ainsi que H. Ellis a sélectionné et publié dans ses « études de psychologie sexuelle » le récit autobiographique que lui a adressé une femme douée d'une psychologie très fine et qui s'exprime en ces termes : « Il me semble que l'art est une des phases modernes de la vie sexuelle de la femme. Quand nous étions en Italie, les grands centres de ce pays regorgeaient de jeunes filles qui étudiaient l'art, et la plupart d'entre elles n'avaient

que très peu de talent, mais avaient pris l'agitation causée par le premier éveil de l'instinct sexuel pour la flamme divine du génie ».

Il est bien réel en effet que les exaltations artistiques constituent bien souvent une équivalence de l'instinct sexuel.

Avec l'art, la religion est une ressource courante pour la libération de l'instinct sexuel. Qui n'a pas médité l'origine des états de dévotion souvent exacerbés qui caractérisent bon nombre de célibataires attardés, ou de femmes seules ? Les hommes, mais à un degré moindre, y participent aussi.

Il est à noter que, le plus souvent, ces états ne s'apparentent que de très loin à la Foi véritable, étant faits presque exclusivement de mysticisme, de superstition, d'idolâtrie, et reposant sur un fond de masochisme indiscutable.

Il serait possible, sinon aisé, de dresser une liste complète des phénomènes qui se trouvent influencés dans une mesure plus ou moins large par les déviations de l'instinct sexuel. Mais nous ne cherchons nullement à élaborer l'ensemble de cette question; qu'il nous suffise ici d'en avoir donné ce bref aperçu.

En réalité, c'est plus particulièrement chez la femme qu'il s'avère difficile d'individualiser et de limiter l'instinct sexuel parmi les autres instincts.

Pour Hélène Deutsch, le coït est avant tout pour la femme un acte de fécondation, le commencement de la fonction de reproduction, qui se termine par la naissance de l'enfant. Le désir des rapports sexuels ne serait, dans certains cas, qu'un violent désir inconscient de maternité, alors que consciemment, la femme fait tout pour éviter celle-ci.

L'instinct sexuel est-il entièrement au service des fonctions de reproduction ou au contraire les fonctions de reproduction ne constituent-elles qu'une part de l'instinct sexuel ?

Pour H. Ellis, l'impulsion de reproduction chez la femme s'apparente dans sa forme à l'instinct sexuel, mais elle est différente dans son essence : « une femme peut désirer un enfant sans désirer un amant ».

Chez la femme du moins, il apparaît, comme le fait ressortir H. Deutsch, avec quelqu'excès sans doute, que l'instinct de reproduction joue un rôle considérable. La meilleure preuve n'en est-elle pas dans l'intérêt que la femme porte à ses organes génitaux; son souci de leur conserver leur intégrité, et la facilité, le naturel avec lesquels elle en parle, rendent parfaitement compte du fait qu'elle place instinctivement la fonction de reproduction bien avant le simple souci de jouissance sexuelle.

N'y aurait-il même, en fait d'instinct sexuel, que le seul instinct de reproduction ? Et l'homme lui-même, l'homme primitif tout au moins, ne serait-il mû que par celui-ci ? C'est ce que tendent à démontrer les lignes suivantes de H. Ellis, qui ont trait à l'impulsion sexuelle des sauvages : « l'amour ne joue qu'un rôle peu important dans leur vie. Ils ne pratiquent que peu de caresses, souvent ils n'embrassent que les enfants. Westermack observe que l'amour sexuel est beaucoup moins fort que l'amour parental ».

D'une façon générale, et pour conclure, les instincts nous sont concédés par l'hérédité et sont entretenus par les exigences naturelles de l'existence de l'être. En revanche, « les instincts contribuent au bien-être de l'individu et à la préservation de la race » (Lloyd Morgan).

A la clarté de cette définition, l'instinct de reproduction se trouve encore surtout en jeu. Il apparaît néanmoins que l'instinct sexuel peut être envisagé comme une

entité véritable si l'on veut bien le considérer comme une résultante issue de deux composantes, dont la première se trouve être l'instinct, primaire, animal, de reproduction, et dont la seconde est représentée par les aptitudes affectives et intellectuelles avec lesquelles il faut compter chez l'homme civilisé.

« Chaque aptitude naturelle, quoiqu'elle soit une fonction organique, peut être élevée par l'exercice, par le développement et par l'hérédité jusqu'à l'art ». (Van de Velde)

De la sorte, il est possible de considérer l'instinct sexuel comme une fonction supérieure caractéristique de l'espèce humaine évoluée, comme une fonction dérivée de l'instinct de reproduction, par une extrapolation de cet instinct aux dépens de son objet.

X. — LES ÉLÉMENTS PHYSIOLOGIQUES ET PSYCHIQUES DE L'INSTINCT SEXUEL DE LA FEMME

Nous entreprenons maintenant de montrer combien, dans la psycho-physiologie de l'instinct sexuel féminin, les phénomènes psychiques se démontrent prépondérants par rapport aux phénomènes physiologiques.

Et, pour faire transition avec le précédent chapitre, qui voulait donner un aperçu de l'importance que l'instinct sexuel occupe en réalité dans l'activité générale des individus, nous reprendrons le passage de l'autobiographie empruntée à H. Ellis, passage que nous avons inséré plus haut : « La plupart des jeunes filles qui étudiaient l'art n'avaient que très peu de talent, mais elles avaient pris l'agitation causée par le premier éveil de l'instinct sexuel pour la flamme divine du génie ». Considéré du point de vue objectif, ce fait rend compte, ainsi que nous l'avons déjà dit, de ce que l'instinct sexuel a été dérivé, en quelque sorte, vers des activités qui ne sont pas typiquement

sexuelles, et cela vraisemblablement parce qu'il n'y avait pas de concordance préalablement établie entre cette énergie qui se manifestait, et les choses sexuelles.

C'est pourquoi, d'un point de vue subjectif cette fois, l'acte essentiel de l'aptitude érotique semble bien être l'identification par la conscience des sollicitations de l'instinct sexuel.

Or, cette identification, cette prise de conscience exige, à l'origine, un effort d'analyse subjective, effort qui peut être conscient ou inconscient, qui peut s'effectuer soit d'emblée, soit par étapes successives. Par la suite, nous avons tout lieu de penser que cet acte d'identification devient rapidement superflu, les rapports entre les incitations neuro-végétatives spontanées et les représentations psychiques paraissant s'établir à la façon des réflexes conditionnels.

Tandis qu'une femme qui a pris conscience des phénomènes érotiques subjectifs saura identifier sans hésitation aucune l'effet aphrodisiaque d'une substance qu'on lui aura administrée, tout autre femme par contre qui n'en a pas l'expérience, ou dont le retrait complet hors de la vie sexuelle a fini par effacer la connaissance de ces phénomènes, ne saura pas décrire cet effet comme tel. Elle ne saura témoigner que de sensations confuses de malaise général, de pesanteur abdominale et gastrique, d'agitation et d'angoisse, de palpitations, d'insomnie enfin.

Le contraste présenté par ces témoignages si différents s'explique aisément par le fait que, dans le second cas, le contact a été coupé entre le pôle psychique et le pôle organique; le cycle est rompu qui, par une suite de répercussions, d'un pôle sur l'autre, d'influx sans cesse grandissants, à la façon d'un phénomène de résonance, assurait l'élaboration de la tumescence sexuelle.

Tel est le cas de la plupart des religieuses chez lesquelles la thérapeutique par les sels de testostérone a dû être instituée pour des affections gynécologiques variées; les effets généraux de ce traitement leur apparurent parfaitement désagréables parce qu'elles ressentaient, outre une instabilité d'humeur inaccoutumée, l'ensemble des troubles que nous avons déjà décrits.

L'érection pénienne est la caractéristique principale de l'impulsion virile

Certes, les mêmes phénomènes tendent à se produire chez l'homme également, et nous avons déjà cité le cas de jeunes garçons, non informés des choses du sexe, que leurs premières érections ont littéralement effrayés.

Et c'est précisément dans le phénomène de l'érection pénienne que semble résider la différence fondamentale entre les processus érotiques de l'homme et ceux de la femme.

Phénomène objectif, central, qui localise l'excitation et lui donne sa mesure, l'érection masculine constitue une résultante figurée de l'énergie psychique et organique engendrée par l'état érotique. Sa réalité concrète objective cet état; et, même en dehors de l'érection, le pénis symbolise encore l'érotisme en puissance. Nous avons d'ailleurs fait allusion à ce dernier fait dans un chapitre déjà lointain du présent ouvrage.

Dans un travail original sur la frigidité masculine, qu'il étudie avec une objectivité du jugement et une finesse d'analyse tout-à-fait remarquables, M. le Professeur Perrens rapporte la sensation subjective ressentie par un de ses malades, frigide accidentel : « J'ai la verge cocaïnée », disait celui-ci. L'intérêt de ce témoignage ne saurait échapper à personne; le fait que les organes génitaux, chez certains frigides, deviennent « psychiquement

exclus », est important à connaître. Outre que la sensibilité spécifique de ces organes fait toujours défaut chez tous les frigides, les messages subjectifs ne sont plus ressentis chez certains d'entre eux. Face à eux-mêmes, ces individus se ressentent comme des châtrés complets.

Cette anesthésie et cette exclusion sexuelles suffisent à priver l'homme de toute sa constitution érotique, tant psychique que physique, car l'attitude impulsive en est la condition fondamentale.

Le point de départ de cette inhibition impulsive est, le plus souvent, comme le fait bien remarquer le Professeur Perrens, un choc émotionnel. Nous ne saurions résister au plaisir de rapporter ici les lignes admirables en tous points écrites en 1921 sur ce sujet : « La frigidité, écrit-il, s'installait probablement par simple substitution des émotions terrifiantes (il s'agit de sujets revenus frigides après avoir subi le feu de l'ennemi pendant la guerre) aux émotions plus douces de l'amour qui ne trouvaient par leur emploi... l'hyperémotivité se réveille à la moindre sollicitation : alors que l'on sursaute au bruit d'une porte qui se ferme brusquement, à un miaulement, au vent qui siffle dans les fils télégraphiques, que le rappel inopiné de certains souvenirs serre le cœur et répand dans tout le corps un étrange malaise. Plus tard, le trouble émotif proprement guerrier s'étant apaisé, l'indifférence sexuelle persiste néanmoins. Si les émotions sexuelles avaient été simplement remplacées par des émotions accidentelles, brutales, pourquoi les premières ne s'épanouiraient-elles pas de nouveau quand les secondes se sont calmées ? La raison est simple. Cette hyperémotivité du champ de bataille n'est calmée qu'en apparence. Elle semble l'être, parce qu'elle n'est plus rapportée à sa véritable cause; elle se diffuse, en réalité, s'étend aux objets les plus divers; devenue méconnaissable, elle conserve son pouvoir : usant à son profit une partie des ressources affectives du malade,

elle ne lui en laisse plus assez pour l'intéresser à l'exercice de l'amour. Cette origine émotive est celle que nous avons constatée le plus souvent. »

L'attitude réactionnelle pathologique consécutive à l'ébranlement nerveux ayant sédimenté, elle s'intègre, comme l'explique le Professeur Perrens, dans le mode réactionnel physiologique de l'individu, en lui imprimant sa forme particulière. Elle réalise ainsi une cristallisation d'aptitudes psychiques aberrantes et inhibitrices. Celles-ci suffisent à désorganiser le système ténu et combien fragile des interférences psycho-somatiques, grâce auxquelles l'excitation érotique s'établit. Ainsi, puisque le contact est rompu entre ces deux pôles, il devrait être théoriquement suffisant de réamorcer le processus désorganisé.

Après une préparation psychothérapique bien menée, sur l'importance capitale de laquelle le Professeur Perrens insiste beaucoup, restituer au malade ses érections spontanées ou tout au moins l'illusion d'érections spontanées, devient l'objectif crucial.

Conduit par une nécessité pressante — car la vie même de l'un de ces malades était l'enjeu — le Professeur Perrens fait pratiquer simultanément la cautérisation du « veru montanum » sur deux sujets, l'un atteint d'impuissance accidentelle, et l'autre de frigidité. Et le résultat en est sur le champ deux guérisons totales et définitives.

Empruntée à Trousseau qui, dans deux de ses cliniques consécutives, la préconise contre la spermatorrhée et l'incontinence nocturne d'urines, cette technique trouvait donc là pour la première fois son indication majeure. Le Professeur Perrens publia en 1921 les heureux résultats de son initiative thérapeutique. Aujourd'hui, nous croyons savoir que d'aucuns, rares par ailleurs, utilisent cette technique dans la même indication, sans en connaître l'origine. En toute objectivité, nous nous étonnons de ce que son emploi n'ait pas encore pénétré dans le domaine de

la thérapeutique classique. Car elle constitue un acte d'une haute portée curative. D'abord, parce que la cautérisation s'applique à l'intérieur même de la verge, elle comporte un effet psychologique incomparable; en second lieu, la dilatation du canal imposée par l'application du cautère détermine une réaction locale qui complète précieusement les effets de la lésion douloureuse, inoffensive par ailleurs, que l'on provoque sur le veru montanum.

Cet ensemble d'excitations a pour résultat, semble-t-il, de ressusciter en quelque sorte, et d'objectiver aux yeux et à la conscience du malade l'organe dont l'inertie le désespérait. « Si nous en croyons le frigide dont nous avons rapporté la guérison, écrit le Professeur Perrens, ces petites souffrances sont joyeusement accueillies. La raison ? Elles sont l'occasion d'une véritable renaissance de la sensibilité ». Outre cet effet psychothérapique capital, il apparaît indiscutable qu'il se produit une action réflexe sur les centres médullaires, dont la réponse va intéresser la région génitale dans son ensemble.

A la clarté de ces résultats, les manifestations locales des régions sexuelles se démontrent de première importance chez l'homme. Ces conditions physiques de la sexualité nous autorisent à conclure avec le Professeur Perrens, à propos de la frigidité masculine : « Qu'on ne sépare pas artificieusement en des catégories tranchées des affections dont la complexité nous échappe. Rien n'est strictement physique et rien purement « moral ».

Pour la femme, la privation de pénis est à la base du complexe de castration, lieu commun des psychanalystes. Il est bien certain que l'absence, chez elle, d'un phénomène aussi objectif que l'érection pénienne doit lui concéder une psychologie et une physiologie sexuelles foncièrement différentes. Si l'on considère enfin l'aboutissant normal du coït, l'éjaculation du liquide spermatique, la prépondérance, chez l'homme, des éléments physiques et

organiques sur les éléments psychologiques de l'érotisme, se démontre manifeste. Chez la femme, par contre, les deux phénomènes fondamentaux de l'organicité érotique masculine se trouvent être pratiquement inexistants : l'érection clitoridienne n'est qu'un bien pâle reflet de l'érection pénienne, et surtout elle n'entraîne pas des phénomènes psychologiques comparables, parce que le clitoris en érection, du fait qu'il reste pratiquement invisible et insaisissable ne s'objective pas à la conscience de façon comparable. En second lieu, l'orgasme chez la femme, aussi bien que l'érection clitoridienne, constitue, si l'on peut dire, une mesure pour rien. En effet, l'évacuation, par les glandes génitales, d'un peu de mucosité chaude, ne représente qu'une éjaculation vestigielle et très accessoire, en même temps qu'une participation organique tellement minime qu'elle ne saurait être retenue.

En reprenant une à une les conclusions des travaux incomparables de Havelock Ellis sur l'impulsion sexuelle féminine, nous pouvons faire ressortir la portée de ces différences :

1° « L'impulsion sexuelle féminine montre une passivité apparente plus grande que celle de l'homme », écrit-il.

Nous pouvons expliquer cette différence par le symbole même que représente la verge en érection, et que le langage populaire se plaît à rapporter : lame, poignard, épée, mandrin, etc... etc... autant d'images qui rendent compte du caractère offensif, agressif de ce symbole. L'impulsion d'évacuation des voies séminales participe aussi, par son caractère quelque peu obligatoire, à composer l'impulsion sexuelle active de l'homme, auprès de laquelle l'impulsion sexuelle féminine se montre apparemment passive.

2° « L'impulsion sexuelle féminine est plus complète »... (nous avons vu en effet que l'érection pénienne « centre » et par conséquent simplifie l'érotisme de l'homme),

... « moins susceptible d'apparaître spontanément, et a plus souvent besoin d'être éveillée », (parce que, chez la femme, ni l'érection clitoridienne, ni le besoin d'évacuation ne sont assez puissants pour entraîner aussi aisément que chez l'homme un érotisme sexuel spontané véritable).

... « tandis que l'orgasme sexuel se développe plus lentement que chez les hommes », (Pour la raison suivante : Dans la tumescence masculine l'éréthisme neuro-organique étant prépondérant sur l'éréthisme neuro-psychique, la rapidité de son développement se rapporte à un phénomène physiologique vasculaire, cependant que chez la femme, dont les facteurs neuro-psychiques surtout élaborent la tumescence, l'accumulation de cette énergie est longue et laborieuse.

Cependant, chez la femme, l'orgasme ne décide pas de la détumescence comme il en décide chez l'homme; la détumescence de la femme est à peu près aussi durable que sa tumescence, car elle représente la dissipation progressive d'une énergie neuro-psychique à laquelle tout l'organisme contribue. Chez l'homme, au contraire, l'accumulation de cette énergie est partielle et se rattache étroitement aux sensations déterminées par la plénitude des voies séminales et par l'érection pénienne.

3° « l'impulsion sexuelle féminine a une tendance à devenir plus forte après l'établissement des rapports sexuels. »

Nous avons déjà défini ce fait particulier en démontrant que les sollicitations spontanées de l'impulsion sexuelle doivent être « en phase », si l'on peut dire avec les représentations psychiques, pour qu'elles puissent revêtir leur signification sexuelle et que par la suite, la correspondance entre ces deux éléments s'opère par les voies de l'habitude, à la manière des réflexes conditionnels.

Ajoutons cependant qu'un facteur psychologique particulier intervient dans ce renforcement de l'impulsion

sexuelle après les premiers rapports; ce facteur, c'est l'assurance, la confiance en ses possibilités, que la femme acquiert à la suite de ses premières expériences. C'est aussi la timidité vaincue, l'appréhension de la souffrance dominée, autant de facteurs inhibiteurs qui influent largement au cours de ses premières tentatives, et quelque peu encore en fonction du partenaire, dans ses activités sexuelles ultérieures.

1° « la limite de l'excès est moins facilement atteinte que chez l'homme. »

En effet, la répétition de l'orgasme plusieurs fois de suite au cours du même coït est à la portée de la plupart des femmes; la seule persistance de la verge, immobile dans le vagin, après l'éjaculation, permet à la femme la répétition de ces jouissances, qui semblent conditionnées par les seules délectations psychiques, greffées sur la perception de la persistance de l'organe viril; ce luxe d'orgasmes n'amène nullement cependant un épuisement comparable à celui de l'homme. Il y a lieu de croire que cette différence tient au fait que l'orgasme féminin est un orgasme « à vide », factice en quelque sorte, qui peut de ce fait être répété assez facilement, tandis que l'orgasme masculin est limité dans sa répétition par la résistance nerveuse et organique des appareils dont il commande l'évacuation.

5° « La sphère sexuelle est plus grande, est plus diffuse ».

Cette question, qui mérite tout notre intérêt, va être entreprise au début du prochain chapitre, en même temps que le conditionnement psychique de l'érotisme féminin.

6° « Il y a une tendance plus marquée à la périodicité dans les manifestations spontanées du désir sexuel. »

Ce problème de la périodicité sexuelle a été magistralement étudié par H. Ellis. Nous n'entreprendrons pas ici son analyse.

7° « L'impulsion sexuelle se montre plus variable chez les femmes que chez les hommes, variable d'une femme

à l'autre, et chez la même femme à des périodes différentes de sa vie. »

Cette dernière conclusion ressort tout naturellement de l'ensemble de nos considérations dans le présent chapitre.

XI. — LA SENSIBILITÉ SEXUELLE FÉMININE EST SUPERFICIELLE, DIFFUSE ET NON SPÉCIFIQUE

Reprenons la question de l'étendue et de la répartition des sphères sexuelles masculine et féminine.

Quand nous avons considéré les processus physiologiques de l'érotisme, nous avons parlé des zones dont l'excitation détermine le réflexe érotique. Nous avons vu que, convergeant vers le centre sexuel hypothalamique, les stimuli psychiques par la voie corticale, les stimuli sensoriels par les voies nerveuses opto-sexuelles, olfactive, tactile; par la voie de la sensibilité profonde, la cénesthésie, concouraient à déterminer ce processus.

Nous devons insister sur le fait que, tout au moins chez l'homme, l'excitation directe du centre nerveux sexuel hypothalamique se double d'un mode indirect qui comporte un reflet de ces excitations sur la corticalité cérébrale. Ces stimuli réfléchis se conjuguent alors, dans une action synergique, avec les influx psychiques directs cortico-hypothalamiques. Par relation de voisinage, les centres de la vie neuro-végétative participent à l'excitation du centre sexuel.

Mais nous devons individualiser ici les stimuli issus de la sensibilité périphérique, qui agissent partie en déterminant des réflexes médullaires, excitant en même temps parfois les centres nerveux sexuels lombaires, partie en stimulant le centre hypothalamique, avec réflexion partielle sur le cortex cérébral.

L'exemple type de ce dernier mécanisme nous est donné par l'excitation des zones sexuelles (clitoris, partie supé-

rieure des grandes lèvres, gland de la verge, etc...) et de leur périphérie immédiate.

Nous ne croyons pas, comme Guillot, à l'érotisation hormonale, par les androgènes, des centres nerveux sexuels eux-mêmes, mésocéphalique et lombaire, pas plus qu'à leur érotisation par les œstrogènes, comme le supposait Steinach.

Nous ne croyons pas davantage au déclenchement, après la puberté, de la sensibilité de la zone érotique vaginale sous l'effet des influences hormonales (Freud).

A ce propos d'ailleurs, K. Morney, Ruth Mac Bun Swick, Mélanie Klein, ont justement fait remarquer la fréquence relative des cas de masturbation vaginale chez la petite fille. Certes, la testostérone, nous l'avons vu, développe la sensibilité clitoridienne comme elle développe l'érectilité et les dimensions de l'organe; mais une certaine sensibilité existe à l'origine, avec son caractère sexuel spécifique.

Quant à la paroi vaginale, nous le savons, sa sensibilité objective reste pratiquement nulle à tous les âges.

C'est ce qu'ont démontré les intéressantes expériences de Calmann : la sensibilité de la paroi vaginale est tellement réduite que le thermocautère arrive à peine à causer une sensation douloureuse. L'urètre est un peu plus sensible, et l'anus plus encore, mais les femmes localisent mal leurs sensations; quand on excite l'anus, elles croient fréquemment qu'il s'agit du vagin, et vice-versa.

Cependant, Havelock Ellis rappelle que la sensibilité tactile des organes sexuels n'est nullement un signe indicateur de la sensibilité sexuelle spécifique de ces organes dans l'état de tumescence.

XII. — LES SENSATIONS ORDINAIRES PEUVENT ÊTRE PERÇUES PAR LA FEMME COMME DES SENSATIONS SEXUELLES SPÉCIFIQUES.

Or, il est un fait certain cependant, que l'érotisme vaginal devient une réalité, non pas en raison du fonctionnement hormonal, mais en raison de l'expérience sexuelle, tout au moins quand les rapports renouvelés sont satisfaisants : « L'érotisation du vagin ne se produit que progressivement après les premiers rapports sexuels » (Palmer).

Il semble que la sensibilité sexuelle, qui se limitait jusque-là pratiquement au clitoris et au sommet des grandes lèvres, ait diffusé jusqu'à la paroi vaginale.

Mais c'est un leurre, car chez la femme amoureuse, ce sont toutes les zones réflexogènes de son corps tout entier qui bénéficient de cette assimilation; les régions axillaires, poplités, inguinales, ombilicales, et para-ombilicales, le sphincter et la muqueuse anale, le rachis, surtout dorso-lombaire, les mamelons, toutes ces zones et bien d'autres encore, variables selon l'individu, revêtent à l'occasion des dispositions érotiques, une sensibilité spécifique sexuelle, qui les assimile à des zones érogènes véritables. Pour Strominger, n'importe quelle partie du corps pourrait constituer une zone érogène.

Et cependant en période d'indifférence sexuelle, et, plus encore, dans les dispositions les moins favorables aux épanchements sexuels, l'excitation de toutes ces régions, y compris les régions génitales, n'évoque nullement chez la femme des sensations délectables, mais simplement indifférentes, ou même parfois désagréables.

Palmer a parfaitement saisi cela de son côté, et il écrit : « Les sensations voluptueuses peuvent indiscutablement naître de zones génitales ou extra-génitales ne comportant pas d'appareil sensoriel spécifique. Toute sensation peut prendre le caractère voluptueux quand elle survient dans

un organisme psychiquement orienté, mais elles le prennent avec plus ou moins de facilité ou d'intensité selon les régions.

« Et cependant, malgré cette intensification des sens, la femme en état de très forte émotion érotique paraît absolument indifférente à des impressions qui, dans toute autre circonstance, déclencheraient de sa part des réactions immédiates. Elle ne ressent rien parce qu'elle ne veut rien ressentir et elle élimine tout ce qui s'oppose à la satisfaction de son instinct ».

Mais en revanche, pouvons-nous ajouter, la femme glane en quelque sorte dans ces moments-là tout ce qui, autour d'elle, peut lui servir à accroître son excitation, les sensations douloureuses en particulier, qu'elle analyse alors comme des sensations hautement voluptueuses. C'est pourquoi nous pouvons conclure avec Palmer que « chez la femme, au contraire de ce qui se passe chez l'homme, l'excitation sexuelle est avant tout d'origine psychique. »

XIII. — INSUFFISANCE GÉNITALE VIRILE - INTERSEXUALITÉ - ABERRATIONS SEXUELLES

Chez l'homme, en effet, la sphère sexuelle est, en gros, assez localisée. La sensibilité toute particulière du pénis la représente d'emblée presque entière.

L'érection pénienne et les réactions cénesthésiques qu'elle détermine, la sensibilité du gland en période de tumescence, estompent considérablement les zones sexuelles secondaires, dont la participation à l'excitation sexuelle chez la femme est d'une importance manifeste.

Par contre, dans les cas d'insuffisance génitale chez l'homme, les procédés physiologiques de la tumescence et de la détumescence tendent visiblement à revêtir le mode féminin. Chaque fois en effet que l'un des deux éléments caractéristiques de l'impulsion sexuelle virile : l'érection

pénienne et l'impulsion d'évacuation des voies séminales, se trouve affaiblie ou supprimée, la sphère sexuelle de l'homme se rapproche singulièrement de celle de la femme.

Nous n'en voulons pour exemples que les faits suivants: les sujets dont les érections sont difficiles, incomplètes, éphémères, recherchent habituellement l'excitation non seulement de leur région génitale mais aussi de zones souvent comparables, dans leur topographie, à celles que nous avons décrites chez la femme. De plus, leur tumescence est longue comme l'est la tumescence féminine; l'activité psychique représentative est d'autant plus exaltée que la paresse de l'érection est plus grande. Cette activité psychique élevée représente encore une caractéristique de la tumescence féminine.

Si l'orgasme est obtenu avec éjaculation normale, il ne liquide pas cependant la détumescence avec la même rapidité que chez le sujet normal dont les érections sont faciles — car, par delà la brusque détumescence neuro-organique et neuro-musculaire de l'orgasme, la détumescence psychique se prolonge longuement, comme chez la femme, parce que la tumescence difficile a exigé une accumulation beaucoup plus considérable de cette énergie particulière.

On conçoit ainsi combien les artifices psychiques et physiques, fébrilement mis en œuvre par ces hypogénitaux afin d'atteindre à l'érection ou à l'orgasme, exposent ces sujets aux aberrations sexuelles. H. Drouin écrit à ce propos : « Nombreux sont les impuissants qui demandent aux pratiques anormales l'excitation que leur refusent les excitants habituels. Tels les exhibitionnistes, sado-masochistes, fétichistes ou pédérastes passifs, qui ne sont parfois que des impuissants de l'acte sexuel. »

A l'âge critique, la dépression des fonctions génitales peut se manifester par une exaltation transitoire de l'im-

pulsion sexuelle, soit d'ordre physique, soit d'ordre psychique.

Plus tard, l'impuissance et la perte du sens critique sont responsables des actes pervers des séniles. »

L'exhibitionnisme a souvent à sa base une carence sexuelle (Jean Picard); « Les impuissants sont parfois poussés au sadisme ou à des actes de sadisme » (Léopold Levi).

Le rôle passif de la femme dans les relations amoureuses normales, ne lui imposant pas de réaliser cette condition « sine qua non » de l'acte sexuel qu'est la tumescence masculine, la met ainsi à l'abri des aberrations sexuelles qui guettent l'insuffisant génital.

L'autre phénomène caractéristique de la tumescence masculine est l'impulsion à l'évacuation du contenu des voies séminales.

Juvenal rapporte que les matrones romaines faisaient castrer des adultes jeunes afin de satisfaire leurs désirs sans courir les risques de grossesse (« ad securas libidationes »).

La castration à laquelle il est fait allusion ici n'est pas en dépit de l'étymologie, l'opération qui conférait dans l'Empire Romain la qualité, si l'on peut dire, de Castratus, puisque les Castrati véritables sont ceux, comme nous le fait remarquer H. Ellis, « dont les testicules aussi bien que le pénis avaient été enlevés. »

Il s'agit donc d'un autre degré de castration; soit par ablation des testicules (Spadones), c'était la forme la plus commune, soit par écrasement des testicules (Thlibiæ) ou encore par simple section du cordon spermatique (Thlasiæ).

Il n'en reste pas moins que chez les hommes castrés après la puberté, et dont le pénis a été conservé, l'érection est certes plus lente, plus laborieuse, (sans doute du fait de l'absence de stimuli inhérents à la réplétion des voies

séminales, et aussi à cause de l'absence de cette dernière impulsion elle-même), mais cette érection est beaucoup plus durable que chez l'homme entier, si bien que ces castrés présentaient, outre la sécurité déjà rapportée, le mérite fort apprécié de renouveler plusieurs coïts et plusieurs orgasmes consécutifs, exactement comme la femme en est elle-même capable.

Cette analogie est encore certainement due au fait que l'énergie neuro-psychique a besoin d'être accumulée beaucoup plus longuement et beaucoup plus fortement chez ces sujets que chez des sujets normaux, afin de parvenir à un degré de tumescence satisfaisant, et de façon à se substituer à la fonction physiologique défaillante.

En conclusion, nous pourrions résumer nos considérations de la façon suivante :

Chez l'homme, la tumescence organique se développe d'abord, souvent de façon spontanée, déterminant comme une réaction secondaire la tumescence psychique.

Chez la femme, au contraire, les phénomènes psychologiques de la tumescence sont prépondérants d'emblée, et, auprès d'eux, les éléments physiologiques, quoique susceptibles de se manifester spontanément et d'entraîner la tumescence, apparaissent quantitativement très secondaires.

Tel l'orgasme féminin, qui ne serait, pour Marañon, qu'un luxe superflu. Voici quelques lignes empruntées à L. Stromiger, qui expriment la conception extrêmement intéressante que l'auteur espagnol se fait de cette question : « L'orgasme féminin, outre qu'il est lent, est presque toujours tardif dans son apparition chronologique. Dans plusieurs cas, son développement spontané n'est complet que vers la quarantaine, parfois la jouissance apparaît alors pour la première fois. D'après Marañon, la véritable raison consiste en ce que l'organe spécifique de l'orgasme féminin — le clitoris — étant de filiation masculine, atteint très tard son développement complet, com-

parable au développement d'autres caractères virils qui précèdent ou accompagnent la ménopause féminine. L'orgasme non indispensable, émoussé et tardif, de la femme, est selon toute apparence un caractère de nature viriloïde, intersexuel. La véritable satisfaction de la femme normale, réside dans le plaisir de se sentir possédée par l'homme qu'elle aime, et dans celui de la maternité. »

C'est sans aucun doute dans le domaine de la psychopathologie sexuelle que se démontre, avec le plus d'évidence, la prépondérance des procédés psychiques dans le comportement érotique de la femme. Car ces tendances paraissent cristalliser en quelque sorte, dans le tableau pathologique, et deviennent les gros plans des manifestations morbides. Monsieur le Professeur Perrens nous a confié que sa grande expérience de la psycho-pathologie féminine lui a démontré le caractère tout à fait prépondérant des préoccupations sexuelles chez les femmes aliénées.

Mais c'est peut-être chez les hommes de constitution féminoïde que ces faits revêtent le plus d'évidence. Le sado-masochisme pathologique chez l'homme n'est-il pas en effet le reflet manifeste du sado-masochisme léger, physiologique, de la femme normale ?

Or, pourquoi ces tendances typiques de la psychologie sexuelle féminine se trouvent-elles parallèlement exaltées chez ces malades ? D'abord parce que ces hommes sont habituellement affectés d'une intersexualité plus ou moins marquée, qui leur concède une constitution féminoïde évidente. De Sade et Sacher-Masoch eux-mêmes réalisent le type de ces intersexués, et les aberrations sexuelles qu'ils ont immortalisées ne sauraient être séparées l'une de l'autre que par un artifice, car elles se confondent indiscutablement. Elles se rapportent l'une et l'autre aux mêmes tendances caractérielles féminines, mais il semble manifeste en outre qu'elles puisent leur

source dans des impulsions qui constituent des traits typiquement enfantins. Qu'il nous soit permis à ce propos de rappeler que Marañon considère que la psychologie de la femme et des individus féminoïdes reste très proche de la psychologie puérile, tandis que la psychologie de l'être viril s'affranchit délibérément de ces tendances originelles. L'infantilisme psychologique des vieillards mâles est un fait d'observation courante, qui vient à l'appui de cette conception, si l'on considère que la sénilité hormonale implique la disparition de ces caractères virils, exposant ainsi le sujet au retour des incidences caractérielles infantiles.

Mais la véritable raison, à notre sens, pour laquelle le sado-masochisme de l'homme illustre la psychologie sexuelle féminine, est la suivante : Cette perversion n'atteint de telles proportions, chez ces êtres intersexués, que parce qu'elle devient la source de prédilection de la tumescence, c'est-à-dire qu'elle représente le stimulant systématique qui permet d'atteindre à l'érection et à l'orgasme.

Car l'érection et l'orgasme sont deux impératifs attachés à la condition virile, même quand cette condition n'est qu'apparente ou partielle. Tandis que le rôle passif tenu habituellement par la femme dans les échanges amoureux, lui permet de ne pas abuser de ses tendances sado-masochistes naturelles.

Ajoutons que la tendance naturelle de la femme est surtout masochiste, tandis que chez l'homme normal, il existe indiscutablement une légère impulsion sadiste; la révélation des tendances sadistes et masochistes chez l'homme peut être bien souvent considérée comme un stigmate d'intersexualité, psychique ou organique, d'insuffisance génitale ou d'impuissance.

« Le sadisme, écrit Havelock Ellis, n'est pas une perversion causée par une masculinité excessive. Un homme

fort est plutôt porté à la tendresse qu'à la cruauté, ou, en tout cas, il sait comment limiter toute impulsion vers la cruauté. Les formes les plus extrêmes et les plus compliquées du sadisme vont plutôt avec une organisation un peu féminine. Montaigne a observé, il y a longtemps déjà, que la cruauté est ordinairement accompagnée d'une mollesse féminine. »

Il est en outre un fait d'une évidence indiscutable, c'est que sadisme et masochisme se révèlent comme aberration sexuelle véritable surtout dans le sexe masculin. En outre, les individus qui succombent à ces impulsions néfastes ne sont pratiquement jamais des robustes (pas plus sur le plan psychique que sur le plan physique), ni des végétatifs, mais presque toujours des intellectuels ardents, des sensibles, des émotifs, des artistes en un mot, et souvent physiquement débiles. Autant de caractères, on le voit, qui les assimilent plus ou moins à la constitution féminine, en même temps qu'ils les exposent à des répercussions sensitives et intellectuelles démesurées de leurs émotions sexuelles. Ajoutons-y une tendance naturelle aux attitudes introspectives, et nous aurons ainsi dévoilé l'essentiel de leurs prédispositions morbides.

XIV. — ORGANISATION ET FONCTIONNEMENT DU SYSTÊME PSYCHO-SEXUEL DE LA FEMME

Dans les considérations rapides et superficielles qui vont suivre maintenant, nous nous attacherons tout d'abord à montrer que les procédés intellectuels, qui font le substratum essentiel de l'activité sexuelle de la femme et des individus féminoïdes, tendent à se systématiser avec l'habitude; ils prennent de la sorte une forme de symboles. Ces symboles, si l'on considère le fonctionnement particulier du cortex cérébral, lequel est prépondérant dans l'excitation sexuelle féminine, agissent bientôt comme

symboles-clés, capables d'entraîner le réflexe conditionné de la corticalité cérébrale; et les associations érotiques s'effectuent dès lors en dehors de la conscience.

C'est dans ce processus que nous pouvons déceler, semble-t-il, la façon dont la femme fixe sa qualification amoureuse à la suite de ses premières expériences sexuelles.

A la vraie jeune fille, qui n'a jamais contracté d'habitudes onaniques, le premier coït se révèle comme un acte non seulement dénué d'enthousiasme, mais encore d'une vulgarité profondément décevante.

Nous ne pensons pas qu'il s'agit là d'une inhibition psychique de cause émotionnelle, car les autobiographies rendent compte souvent de la froideur avec laquelle, dans leur passivité douloureuse, ces femmes ont jugé la méprisable bestialité de leur partenaire.

« La vraie jeune fille, écrit Palmer, ne se laisse habituellement conduire aux relations sexuelles qu'après une lutte plus ou moins violente contre elle-même, c'est-à-dire contre sa pudeur acquise et contre une tendance innée à l'intégrité physique. Sur le plan physique, les premiers rapports lui sont plutôt désagréables, souvent même douloureux; la connexion psychologique préalablement établie entre cette douleur attendue et les voluptés ultérieures. donne à ces premières expériences sexuelles un caractère masochiste indiscutable, préfiguration des expériences analogues de la maternité. D'autre part, loin d'éprouver, comme le garçon, une satisfaction d'orgueil, elle ressent plutôt de la honte et de l'humiliation, ou même du dégoût, si elle présente une forte contre-sexualité ou si son partenaire s'avère maladroit ou dépourvu de tact. »

Mais, peu à peu, par un phénomène hautement conscient auquel s'ajoutent même des facteurs volitifs, quand le dévouement de la femme à son partenaire est grand, la correspondance s'organise entre les sensations physiques — génitales et extra-génitales — et les représentations

psychiques affectives. La sensation organique se trouve ainsi affublée de son « épithète » affectif. Dans le cas de relations satisfaisantes, l'épithète affectif s'élargit démesurément, et il s'établit, au cours du coït, une sorte de délectation psychique chez la femme; il convient de faire remarquer que cette délectation est presque toujours disproportionnée par rapport surtout à la vague sensibilité vaginale ou clitoridienne.

D'ailleurs, la persistance de cette délectation, longtemps après l'arrêt du coït, démontre que la sensibilité sexuelle (et extra-sexuelle) n'en est que le prétexte.

Ainsi, après un temps plus ou moins long d'expérience sexuelle, la femme atteint un palier érotique qui lui donne la mesure de ses aptitudes sexuelles définitives. En même temps qu'elle l'a intégrée, elle a fixé sa qualification sexuelle. Il est sans doute superflu de préciser que les premières expériences doivent avoir une influence décisive sur cette qualification.

Cette intégration paraît se faire à l'aide d'associations stéréotypées, réitérées, d'éléments issus de la sensibilité, et d'éléments psychiques. Ce point de vue est en tout cas étayé par le fait qu'en matière amoureuse la femme se montre très élective dans le choix de son premier partenaire. Quand elle accepte ses premières relations sexuelles la jeune fille ne le fait point, comme on le pense généralement, « parce qu'elle a perdu la tête », mais elle le fait par un acte intellectuel dans lequel le jugement a sa part, et de ce fait sa responsabilité reste considérable. Tout semble se passer comme si un ensemble donné de qualités, de la part du soupirant, avait rempli les conditions nécessaires et suffisantes pour déterminer son acceptation. Là aussi le fait de l'imagination se montre considérable. La jeune fille édifie, dans les rêveries de son adolescence, les cadres de ses exigences, auxquelles devra satisfaire le prétendant. Inconsciemment, elle fait de l'ensemble de ces

exigences, plus ou moins exclusives, morales et physiques, la condition « sine qua non », qui donnera accès, une fois satisfaite, « au reste ». Le reste, dans sa conscience, ce n'est certainement pas l'entreprise sexuelle, mais en réalité c'en est une voie toute tracée.

Le plus souvent, par conséquent, chez la vraie jeune fille, moralement et physiquement saine, l'acceptation des relations amoureuses constitue non point un fait de l'impulsion organique, mais bien au contraire un véritable sacrifice accompli au nom de l'amour-sentiment qu'elle a dévolu à un homme donné.

Marañon estime en effet (in L. Stromınger) que « la chasteté chez la femme n'est pas une tragédie organique comme chez l'homme; elle peut être tout au plus pour la femme une tragédie sociale ». Il en donne pour preuve le fait que, « malgré les vicissitudes de la vie moderne, la prostitution masculine est tout de même moins fréquente que la prostitution féminine », ce qui prouverait que le besoin érotique de l'homme vers la femme est plus fort.

« La femme est bien plus élective que l'homme, parce qu'elle exige bien plus que lui, l'association de nombreux éléments psychiques, avant d'accepter des relations sexuelles », écrit Palmer, qui ajoute : « Plus la synthèse sexuelle est riche, plus l'électivité est grande. L'impulsion sexuelle chez la femme s'associe indissolublement au désir d'aimer et d'être aimée par un homme déterminé.

« Contrairement au jeune homme chez qui, quand le besoin sexuel parle, la sélectivité devient presque nulle, la femme a une tendance indiscutable, même en dehors du mariage, à s'attacher à l'homme avec lequel elle a eu un rapport sexuel satisfaisant, et a le désir de le répéter avec lui seul, tant que dure l'amour qu'il lui a inspiré. »

Ce phénomène de la sensibilisation affective de la femme à un faisceau d'excitations caractéristiques émanant d'un homme particulier ou d'individus d'un type

donné n'a pas échappé à L. Strominger qui, dans sa « Psycho-physiologie sexuelle », en tant que sociologue, en signale la portée pratique : « La sensibilisation de chaque femme d'après ses inclinations et ses prédispositions est un Art qui peut et doit être appris. En excitant normalement la fonction sexuelle sous la libre impulsion de son tempérament et de son érotisme, la femme deviendra vraiment la compagne de l'homme à la vie sexuelle duquel elle prendra part pour son plus grand avantage. Elle acquerra alors de nouvelles facultés d'excitation, de la confiance en elle-même, de l'équilibre psychique et physique et tous les processus vitaux se dérouleront normalement dans son corps et dans son système nerveux. »

Tout ce qui émane de l'être élu, et tout ce que l'imagination de la femme lui concède, en fait de qualités de tous genres, finit par s'organiser de telle sorte que ce tout constitue bientôt pour elle une caractéristique d'ensemble de l'homme, dans laquelle le moi sexuel de la femme se projette fortement lui-même. Cette caractéristique d'ensemble peut être considérée comme un symbole, qui prend sa forme définitive au moment où la femme a régularisé sa fonction sexuelle, l'a intégrée, comme il a été dit plus haut.

A ce stade, les phénomènes érotiques prennent une forme d'automatisme qui les fait échapper presque entièrement à la conscience. Le procès sexuel se déroule alors selon un mécanisme propre au cortex cérébral dont nous connaissons le rôle prépondérant dans les activités sexuelles féminines.

Ce mécanisme tient à la fois des réflexes conditionnels ou conditionnés (Pavlov) et des réflexes associés (Bechterew). Autant de notions qui ressortissent au domaine de la physiologie élémentaire, ce qui revient à dire que leur connaissance est courante.

Ainsi donc, pour un homme donné, l'un quelconque des éléments du symbole suffira à faire surgir, par excitation corticale, l'ensemble des dispositions psycho-physiologiques sexuelles qui auront été fixées par la femme lors du début de son expérience amoureuse.

Ce symbole néanmoins, qui voudrait être la synthèse, sur le plan de ses dispositions sexuelles, de l'homme qu'elle aime, la femme en fait en réalité la synthèse de sa propre subjectivité sexuelle, projetée à travers l'homme, et à son propos. Si bien que le symbole se trouve bientôt détaché de son origine pour ne devenir qu'une aptitude psycho-physiologique sexuelle de la femme.

C'est ce qui nous explique que des partenaires nouveaux pourront lui procurer d'emblée la même intensité de jouissance, sans qu'il soit besoin de reconstituer chaque fois les éléments de la sensibilisation initiale.

L. Strominger dit ainsi de la femme : « Elle vit dans son souvenir sexuel, se chauffe à son idée, et lorsque l'homme s'approche, même s'il n'est pas l'époux ou l'amant désiré, son excitation apparente en ce moment-là n'est que la somme des excitations antérieures, l'excitation due à cet homme n'étant que la goutte qui fait déborder le vase. »

Après un certain temps d'expérience amoureuse, sur le plan objectif comme sur le plan subjectif, les possibilités de la femme dans ce domaine deviennent connues. Comme on le dit dans le public, la femme a été « révélée à elle-même ».

Notons toutefois que la révélation tardive de ces aptitudes est fréquente et peut être rapportée soit à l'insuffisance ou à l'égoïsme du partenaire initial, soit à la reprise des relations après une longue continence qui a effacé les aptitudes établies antérieurement, soit encore à une révolution endocrinienne spontanée ou déterminée par une maternité, l'involution pré-ménopausique, etc...

Mais dans la continuité de cette révélation, l'activité sexuelle de la femme est comme une suite de réflexes qui se déchaînent en cascade dans un ordre et avec une intensité relativement constants pour une même femme et pour un partenaire ou une catégorie de partenaires donnés.

Le symbole dont nous avons parlé plus haut devient la clef du réflexe conditionné qui a son point de départ dans la corticalité cérébrale et qui met en train l'ensemble des dispositions érotiques dont la femme est capable.

Il est spécifique dans une certaine mesure, et certains de ses facteurs constitutifs revêtent la valeur d'une condition « sine qua non » du plaisir sexuel.

Ainsi, les habitudes invétérées de masturbation chez la femme, mais surtout chez la jeune fille, arrivent à constituer un symbole-clef spécifique, seul susceptible d'engendrer la délectation et l'orgasme. Il semble ici que l'attitude introspective soit seule génératrice de plaisir, et que ces femmes ne sauraient atteindre à l'orgasme qu'en recréant au cours du coït le climat psychique qui préside habituellement à leur masturbation. L'homme leur est une source de perturbation inhibitrice, et un grand nombre de frigidités dites primaires résultent en réalité de cette aberration.

Néanmoins, chez toute femme délicate et normale, l'électivité amoureuse continue de jouer dans ses expériences sexuelles ultérieures, et sa sélection sexuelle continue de se fonder sur les éléments intellectuels de la cour, qui représentent la contre-partie du don qu'elle consent en se livrant, en même temps qu'une garantie de fidélité et de protection de la part de l'homme.

Car la fidélité féminine, qui est assez réelle sur le plan affectif (sauf les manquements de l'homme) mais qui ne l'est que fort peu sur le plan imaginatif (Palmer) semble avoir sa source dans les rapports que nous avons déjà fait valoir entre la femme et l'enfant.

C'est en effet le sentiment de sa fragilité, de son imperfection, de son infirmité intellectuelle et physique en face de la vie, qui conduit la femme à rechercher la protection de l'homme et la stabilité de son existence, tout comme l'enfant se réfugie sous la protection de ses parents.

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure que la femme, avant de devenir amoureuse, et après qu'elle l'est devenue, puise l'essentiel de son émotion sexuelle dans les ressources de son imagination.

Dans la mesure où l'imagination peut être considérée comme un facteur de l'intelligence, la femme qui en est démunie ,outre qu'elle se comporte comme un être végétatif, se trouve effectivement privée d'aptitudes intellectuelles tout-à-fait fondamentales sur le plan affectif et sentimental. Aussi pouvons-nous dire, sur un mode connu, que c'est l'imagination qui fait l'amoureuse, du moins en grande partie.

Nous devons aussi conclure qu'auprès des élans épisodiques, éphémères, et quelque peu animaux qui poussent l'homme aux relations sexuelles, l'acceptation d'une femme intelligente et sensible constitue un acte d'une signification et d'une portée profondément émouvantes.

Auprès du désir impérieux d'apaiser un besoin organique, c'est bien souvent le don d'une âme et d'une conscience, le don d'une existence entière. Le crime banal du cynique ou de l'imbécile n'en apparaît que plus lamentable. Car la jeune fille subordonne habituellement à ce don d'elle-même, dans son subconscient, les devoirs impérieux de son existence : les fonctions maternelles.

Et c'est la conscience plus ou moins nette de ce devoir qui fait que la femme attache une si grande importance aux choses sexuelles et les idéalise. Car elle les conçoit dans leur ensemble, et non point comme un acte vulgaire, mais comme une fonction noble entre toutes. Dans tout

cela, l'acte sexuel n'est donc jamais qu'un moyen pour elle, tandis qu'il est une fin pour l'homme.

Mais ce moyen lui-même, qui est une filière de son instinct sexuel, la femme civilisée le double habituellement d'une riche synthèse intellectuelle, affective et imaginative qui extrait le meilleur de sa condition humaine.

Aussi, pour terminer, n'hésiterons-nous pas à citer, après Palmer, ces paroles de Vauvenargues, parce qu'elles illustrent de façon éclatante les caractéristiques principales de l'œuvre d'amour de la femme : « *Ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit et du cœur* ».

CONCLUSIONS

1° Le dosage biologique de la folliculine ne rend pas compte de l'activité folliculinique des organismes.

2° L'une quelconque des deux hormones sexuelles primordiales exerce dans l'organisme des effets sexuels orientés en fonction de la qualité génétique des récepteurs hormonaux qu'elle dessert.

3° L'effet aphrodisiaque de la testostérone est certain. Les sels de testostérone qui l'exercent surtout, n'apportent rien de plus dans l'organisme que l'hormone mâle elle-même sous la forme d'une hormone « retard » et plus directement assimilable.

La testostérone peut être considérée comme l'excitant physiologique de la libido de l'homme et de la femme.

4° On ne doit pas conclure aux effets ambosexuels des hormones mâle et femelle sur le fait que des doses extrêmes de l'une d'elles donnent des résultats parfaitement contraires. Des doses faibles ont un effet stimulant homologue; des doses moyennes ont un effet substitutif; des doses fortes ont un effet souvent inverse.

5° La folliculine sert de « mordant » à la testostérone, tant chez l'homme que chez la femme. Auprès de cette action complémentaire qui s'exerce quand ces hormones sont dans des proportions données, il peut se produire une action antagoniste dans les cas où ces proportions deviennent toutes différentes.

6° L'expression la plus naturelle de l'instinct sexuel humain se retrouve surtout, par une sorte de paradoxe, dans les activités extra-sexuelles des individus, activités sur lesquelles il paraît influer de façon décisive comme élément de la résolution, de la discrimination et du choix.

7° L'instinct sexuel réprimé s'extériorise obligatoirement sous la forme d'activités extra-sexuelles qui lui servent d'exutoire et qui peuvent se systématiser en aberrations plus ou moins préjudiciables à l'équilibre normal de l'individu.

8° L'instinct sexuel apparaît chez l'être civilisé comme la résultante de son instinct primaire de reproduction et de ses aptitudes intellectuelles et affectives.

9° L'établissement des aptitudes psycho-sexuelles chez la femme exige que les représentations psychiques se trouvent superposées aux excitations organiques.

10° Chez l'homme, les incitations organiques constituent l'élément fondamental et initial de l'impulsion sexuelle. Chez la femme, l'excitabilité et la sensibilité organiques sont beaucoup plus atténuées et diffuses, diminuant d'autant son impulsion sexuelle. Par contre, sa libido se trouve augmentée en raison de la prépondérance, chez elle, des représentations psychiques.

11° Si la femme n'est pas dotée d'une sensibilité sexuelle spécifique et localisée, sa riche synthèse intellectuelle et affective lui permet, par contre, de ressentir les excitations ordinaires comme des sensations hautement voluptueuses, au cours de l'état érotique. De plus, la tumescence sexuelle est surtout d'ordre neuro-psychique chez la femme, tandis qu'elle est d'abord neuro-organique chez l'homme.

12° Le plus grand nombre des perversions sexuelles chez l'homme proviennent d'une insuffisance génitale

plus ou moins apparente. La part des procédés intellectuels devient en effet plus importante, engendrant les habitudes pathologiques.

13° Chez la femme, les processus neuro-psychiques qui président aux états d'érotisme sont entraînés par un mode d'association particulier. Leur apparition est relativement spécifique de l'excitant habituel.

SERMENT

En présence des maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et s'ils devaient apprendre la Médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaires ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu :
Le Doyen,
G. PORTMANN.

Vu, bon à imprimer :
Le Président de la thèse,
Ch. PERRENS.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 28 Mars 1950.
Pour le Recteur,
Le Vice-Président du Conseil de l'Université,
R. POPLAWSKI.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Aron (M) et Benoit (J.). — C. R. Soc. Biol., 1934, 116, 218, 221.

Beauvoir (Mme Simone de). — *Le Deuxième Sexe*, t. II, 1949, Gallimard, Paris.

Bernard (I.). — Rapport du Congrès de Gyn., Biarritz, juin 1949 (*L'expansion scientifique française*, Paris).

Bratiano et Bano. — C. R. Soc. Biol., 1933, 112, 92.

Capuani (G.-F.). — Minerva, med. 1938, 29, 41.

Carminati (V.). — Endoc. Pat. 1927, 2, 337.

Castillo (B. del) et Pinto (A.). — C. R. Soc. Biol. 1938, 129, 868.

Champy (C.). — Bull. Soc. Sexol. 1933.

Champy (C.). — *Les régulations hormonales*, 1937, Baillière, Paris, 349.

Cotte (G.) et Noel (R.). — Gyn. obst. 1936, 34, 294.

Courrier (R.). — C. R. Soc. Biol., 1922, 85, 484.

Courrier (R.). — C. R. Soc. Biol., 1922, 85, 484.

Desmaret (E.) et Capitain (Mme). — *Presse méd.*, 1937, 45, 779.

Devis et Ferin (J.). — Métabolisme de la testostérone et de la méthyltestostérone (*Annales d'endoc.*, 1948, t. IX, 5, 417).

Deutsch (H.). — *The psychology of women*, 2 vol., 1945, Grune et Stratton (N.-Y.).

Dohrn (M.). — Z. Geb. Gyn., 1926, 90, 362.

Ellis (Havelok). — Etudes de Psychologie sexuelle, t. I, II, III, IV, 1911 (*Mercure de France*, Paris).

Euzière et Lafon. — Hormones génitales et perversions sexuelles en psychiâtrie (*Les régulations hormonales*, 1937, Baillière, Paris, 454-462).

Freud (J.) et Muensch (A.-W.-P.). — Acta Physiol., 1932, 2, 7.

Guillaume (A.-G.). — Les déviations de l'appétit sexuel (*Les Sciences Médicales*, 30 juin 1929).

Guillot. — La frigidité féminine et son traitement par l'hormone mâle (Thèse méd., Bordeaux, 1946).

Hamilton (J.-B.). — Anat. rec., 1937, 67 (suppl. 3), 22.

Hammet (F.-S.). — Studies on the thyroïd apparatus, 1926, Los Angeles, 10 et 29.

Hirtz (G.). — Les sels de testostérone en pratique journalière (*Progrès Méd.*, 3 nov. 1941).

Hirtz (G.). — Les sels de testostérone en thérapeutique (Mémoire pour la Société de Médecine de Bordeaux, juillet 1941).

Hirtz (G.). — Une indication paradoxale des sels de testostérone chez la femme (*Journal de Médecine de Bordeaux*, avril 1946, 7-8, 142, 143.

Korenchewsky (V.). — J. Path. Bact. 1930, 33, 607-636.

Lacassagne (A.) et Coll. — C. R. Soc. Biol. 1937, 125, 351.

Le Calvez. — Contribution à l'étude pathogénique et thérapeutique du virilisme de la femme pubère (Thèse méd. Bordeaux, 1937).

Leric (F.-J.-H.-M.). — Contribution à l'étude du propionate de testostérone et son utilisation en gynécologie (Thèse méd. Bordeaux, 1937).

Lesne (E.), Launay (Cl.), Roge (M.). — *Les régulations hormonales* (1937, Baillière, Paris, 381).

Lesne (E.), Launay (Cl.), Roge (M.). — Bull. Soc. Ped., 1937, 35, 44.

Lipschutz (A.). — The internal secretions of the sex glands, 1924, William et Wilkins, Baltimore.

Lotte (M.). — Contribution à l'étude de l'hormone mâle. Utilisations thérapeutiques (Thèse, Bordeaux, 1938).

Maino (N.) et Frattini (B.). — Boll. Soc. Ital. Biol. Sper., Naples, 1933, 5, 1.055-1.068.

Marañon (G.). — *Les régulations hormonales* (1937, Baillière, Paris, 443-453).

Marañon (G.) — L'évolution de la sexualité et les états intersexuels (1931, Gallimard, Paris).

Marañon (G.) — La fonction sexuelle dans l'insuffisance surrénale chronique (*Presse méd.*, 19 déc. 1936, 102, 2.057-2.060).

Marañon (G.). — Introduction à l'étude de l'endocrinologie (1945, Alcan, Paris).

Oesterreicher (W.). — *Klinische Wochenschrift*, 1934, Berlin, 1, 1.019-1.022.

Palmer (R.). — Les conditions anatomiques, physiologiques et psychiques de l'eupareunie chez la femme (Rapport du Congrès de Gyn., Biarritz, juin 1949, *L'expansion scientifique française*, Paris, 4-37).

Paulin. — Contribution à l'étude comparative des propriétés physiologiques de certains esters de la testostérone (Thèse méd. Paris, 1937).

Pauly (R.). — Rapport du Congrès de Gyn. Biarritz, juin 1949 (*L'expansion scientifique française*, Paris).

Perrens (Ch.). — La frigidité accidentelle de l'homme (*Sciences médicales, Bordeaux*, 8 mai 1921, 19, 218-222).

Perrens (Ch.) et Mabille. — Trois cas de mutilation des organes génitaux (*Bull. Soc. Méd.*, La Rochelle, 1912).

Pighini et Delfini. — Endoc. Pat., 1932, 7, 343.

Porto (C.). — L'Instinct, 1936, Corti, Paris.

Pottenger (F.-M. Jr) et Simonsen (O.-G.). — Endoc., 1938, 22, 197.

Schaeffer (H.). — Les réflexes conditionnels chez l'homme (*Presse Méd.*, 11 mars 1936, 21, 404-409).

Schockaert (J.). — C. R. Soc. Biol., 1931, 108, 431.

Simonnet (H.). — L'hormone folliculaire en physiologie normale et pathologique (1937, Masson, Paris).

Simonnet (H.) et Robey (M.). — Les Androgènes (1941, Masson, Paris).

Steinach (E.) et Kun (H.). — Pflüger's archiv., 1931, 227, 265.

Strominger (L.). — Psycho-physiologie sexuelle ,1938, Douin, Paris).

Tiffeneau (M.). — *Les régulations hormonales* (1937, Baillière, Paris).

Tusques (J.-M.). — Les caractères ambosexuels et l'ambosexualité des hormones sexuelles. Leur importance dans l'interprétation des phénomènes sexuels (Thèse, Paris, 1935).

Tuchmann (H.). — Essai de synthèse des idées actuelles sur le problème de la sexualité (Thèse, Paris, 1935).